

PER

R-382

CON

Revue Dominicaine

MARS 1958

ST-HYACINTHE, P. Q.

SOMMAIRE

H.-M. ROBILLARD, O. P. : La Messe

H.-M. ROBILLARD, O. P. : Nos grand'messes : l'utile et le possible

J.-M.-R. TILLARD, O. P. : La promotion chrétienne du sensible

PIERRE DE LONGPRÉ : Littérature canadienne-française

JEAN-CLAUDE DUSSAULT : L'évolutionnisme chez le Père Teilhard de Chardin

BENOÎT PRUCHE, O. P. : Le Cambodge au tournant de l'Histoire

LE SENS DES FAITS

Les prédicateurs et le centenaire des apparitions de Lourdes — Un Institut thomiste à Kyôto — Madame Butterfly — Quand Robert Bresson nous parle — Brenda Bury, portraitiste étincelante — A la limite des choses — Note unique sur deux poèmes — Chronique des disques.

L'ESPRIT DES LIVRES

DIRECTION :
MAISON MONTMORENCY
COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.



ADMINISTRATION :
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL-28, P. Q.

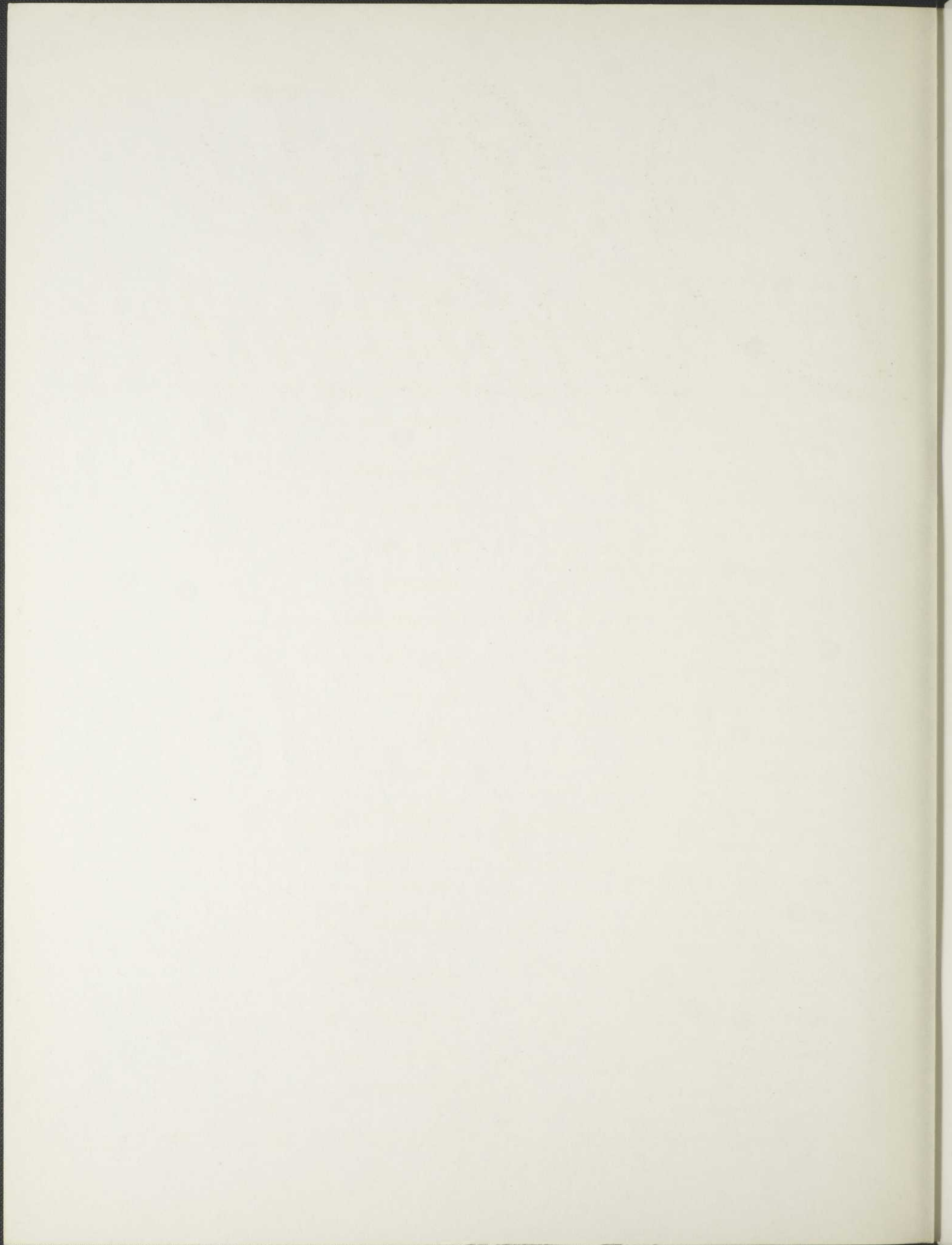


TABLEAU D'HONNEUR
de
QUÉBEC — CHICOUTIMI — ARVIDA — JONQUIÈRE
PORT-ALFRED — KÉNOGAMI — BAGOTVILLE

PAROISSE SAINT-RODRIGUE, Québec, P. Q.
PAROISSE NOTRE-DAME-DE-SAINTE-FOY, P. Q.
STATION SERVICE « FINA », 2018, boul. Hamel,
 tél. MU. 3-3226, Québec, P. Q.
BOUTET & FILS ENRG., 264, Caron,
 tél. 3-3370, Québec, P. Q.
ARTHUR CLOUTIER & FILS,
 284, d'Aiguillon, Québec, P. Q.
ALPHONSE ALLARD, 21, Marché Finlay, Québec, P. Q.
PAUL DESHAIES, épicier, 700, O'Connell,
 tél. LA. 4-0550, Québec, P. Q.
CANADIAN IMPORT CO., 83, Dalhousie, Québec, P. Q.
Dr LOUIS ROYER, 1080, des Erables,
 tél. MU. 3-8281, Québec, P. Q.
PHARMACIE BILODEAU, 406, Mailloux,
 tél. MO. 1-1771, Québec, P. Q.
J. ROLAND SAMSON, arpenteur, 100 chemin Sainte-Foy,
 tél. LA. 9-1731, Québec, P. Q.
STATION DE SERVICE B. A., boul. Saint-Jean-Eudes,
 tél. LI. 8-5003, Chicoutimi, P. Q.
JEAN-M. LAMARRE, arpenteur-géomètre,
 402, Chabanel, Chicoutimi, P. Q.
Dr VINCENT LAPERRIÈRE, 469 est, Jacques-Cartier,
 Chicoutimi, P. Q.
PLOURDE & PLOURDE LIMITÉE,
 18 est, Lamarche, Chicoutimi, P. Q.
JEAN-JULIEN FORTIN, ing. P.,
 582, boul. Lamarche, Chicoutimi, P. Q.
Dr VICTOR GLADU, chirurgien-dentiste,
 31 ouest, Racine, tél. 3-8585, Chicoutimi, P. Q.
Dr PAUL RIVERIN, chirurgien-dentiste,
 83 est, Racine, tél. LI. 3-3568, Chicoutimi, P. Q.
Dr ANDRÉ LAFERRIÈRE, D.D.S.,
 469 est, Racine, tél. LI. 3-4080, Chicoutimi, P. Q.
GARAGE RAYMOND GRAVEL, ENRG.,
 2722, Roussel, tél. LI. 3-8161, Chicoutimi-Nord, P. Q.
ÉPICERIE FREDDY JEAN, 2241, Roussel,
 tél. 3-6187, Chicoutimi-Nord, P. Q.
ÉPICERIE DU BOULEVARD, licenciée,
 250, Lamarche, tél. LI. 3-4735, Chicoutimi, P. Q.
HENRI GAGNON & FILS, INC., 369 est, Racine,
 tél. LI. 3-4019, Chicoutimi, P. Q.
GARAGE RICHARD BEAULIEU, 271, Rivière Deschênes,
 tél. LI. 8-5561, Arvida, P. Q.
MARCHÉ FORTIN, LIMITÉE, 164, Burma,
 tél. LI. 8-8222, Arvida, P. Q.
MARCELLIN LAVOIE, agent en assurance,
 527, 5e avenue, tél. 175, Port-Alfred, P. Q.

PAUL BLACKBURN, électricien,
 671, boul. Centenaire, tél. LI. 2-2382, Jonquière, P. Q.
LÉOPOLD SAINT-GELAIS, garage, rang Saint-Dominique,
 tél. LI. 7-8057, Jonquière, P. Q.
GARAGE RAYMOND TREMBLAY, 2e rang,
 Saint-Charles-Borromée, Comté Lapointe, P. Q.
Drs LAMY ET BILODEAU, chirurgiens-dentistes,
 274, Saint-Dominique, Jonquière, P. Q.
SAGUENAY SCRAP & PARTS, ENRG.,
 503, Saint-Pierre, tél. LI. 2-6938, Jonquière, P. Q.
DON D'UN AMI, No contrat 1336, Kénogami, P. Q.
Dr PAUL LINDSAY, médecine générale,
 69-A, King-George, tél. LI. 7-8672, Kénogami, P. Q.
PRIMA OIL CO., LIMITED, 451, Saint-Hubert,
 tél. LI. 7-7082, Jonquière, P. Q.
ANTONIO BOILY, notaire, 288, Saint-Dominique,
 Jonquière, P. Q.
RENÉ GIRARD, restaurant, 754, Saint-Hubert,
 tél. 7-8266, Jonquière, P. Q.
EDGAR NORMANDEAU, épicier-boucher,
 70, Chabot, tél. LI. 2-6043, Kénogami, P. Q.
Mme ALFRED DEROY, épicier-restaurateur,
 809, boul. St-François, tél. LI. 7-7838, Jonquière, P. Q.
NOËL GIRARD, épicier-boucher, 758, Saint-Dominique,
 tél. LI. 2-6266, Jonquière, P. Q.
MARCHÉ CHATEAUGUAY, ENRG., épicerie-boucherie,
 119, Châteauguay, tél. 2-4753, Jonquière, P. Q.
J. E. CARIGNAN, boucher, 96, Sainte-Famille,
 tél. 2-2365, Kénogami, P. Q.
THOMAS SIMARD, épicier, 90, Saint-François,
 tél. LI. 7-7075, Jonquière, P. Q.
LOUIS BOUCHARD, épicerie, rang Saint-Léonard,
 tél. LI. 2-5217, via Kénogami, P. Q.
J. ED. MALTAIS, épicier-boucher,
 490, Saint-Jacques, tél. LI. 2-6286, Jonquière, P. Q.
ROCH LEMIEUX, épicier-boucher,
 19, Albert, tél. 234, Bagotville, P. Q.
 329, 3e rue, tél. 365, Port-Alfred, P. Q.
LAITERIE BAGOTVILLE, 14, Fabrique,
 tél. 103, Bagotville, P. Q.
Drs ROUSSEAU ET SIMARD, chirurgiens-dentistes,
 22, Elgin, tél. 537, Bagotville, P. Q.
PHARMACIE DESGAGNE, 19-A, Bagot,
 tél. 273, Bagotville, P. Q.
P. E. DUPERRÉ, épicier licencié,
 rue Saint-Jean, tél. 946, Bagotville, P. Q.

Au service des communautés religieuses
depuis 26 ans

**METROPOLE ELECTRIC
INC.**

- Entretien général du système électrique et des moteurs
- Service d'ingénieurs professionnels
- Service de 24 heures

1260 est, Jean-Talon

Montréal, P. Q.

DON D'UN AMI

COMPLIMENTS D'UN AMI

AVEC LES HOMMAGES DE

La Ferme St-Laurent Limitée

LAIT, CRÈME, BEURRE, BREUVAGE AU CHOCOLAT

Siège social : 6720, rue Garnier, Montréal

« L'une des plus brillantes réussites économiques du Canada français »

XAVIER NÉRON & FILS LTÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

355, LAFONTAINE**CHICOUTIMI, P. Q.****MENDOZA CÔTÉ**

NOTAIRE

HÔTEL DE VILLE**PORT-ALFRED, P. Q.**

Tél. 2045

Station de Service Port-Alfred, Enrg.

Distributeurs des produits FINA

Rue SAINTE-ANNE**PORT-ALFRED, P. Q.**

Tél. 2-2644

MARCHÉ SAINTE-FAMILLE

Epicerie — Boucherie

115, SAINTE-FAMILLE**KÉNOGAMI, P. Q.**

Tél. LI. 2-2113

C. P. 239

PHILIPPE HARVEY

MARCHAND GÉNÉRAL

Viandes fraîches

339, St-Jean-Baptiste, St-Georges, Jonquière ouest

Tél. LI. 8-4621 - 8-4622

MAGASINS E. M. STORES

GROCETERIA

Servez-vous vous-mêmes et économisez

396, MELLON**ARVIDA, P. Q.**

Tél. LI. 8-4480

PHARMACIE VAUDREUIL, ENRG.

PIERRE MALTAIS, B.L., PH., PROP.

203, LASALLE**ARVIDA, P. Q.**

Tél. LI. 3-7736

C. F. X. BOIVIN ENRG.

RAYMOND BOIVIN, PROP.

Epicerie — Boucherie

407, ROUSSEL**CHICOUTIMI-NORD, P. Q.**

Tél. 8-5425

MARCHÉ COLLARD, ENRG.

Epicier-boucher

224, LASALLE**ARVIDA, P. Q.**

Tél. LI. 8-4603-04

Peintures SICCO

MARCHÉ RACINE ENRG.

P. E. LAROUCHE, PROP.

Viandes de première qualité

244, RACINE**ARVIDA, P. Q.****J. W. VERVILLE, LIMITÉE**

Entrepreneurs en construction

2642, ROUSSEL**CHICOUTIMI-NORD, P. Q.**

Tél. LI. 3-6895

GRAVEL MEUBLES LIMITÉE

Meubles et accessoires électriques

2270, ROUSSEL**CHICOUTIMI-NORD, P. Q.**

Tél. 7-7063

J. J. BRASSARD

Epicier-boucher licencié

507, SAINT-PIERRE**JONQUIÈRE, P. Q.**

Tél. LI. 3-5252

ÉPICERIE FRONTENAC ENRG.**882, chemin SAINT-PAUL****CHICOUTIMI-OUEST, P. Q.**

Tél. LI. 3-6384

LAVOIE & BOUCHARD, ENRG.

Epiciers-bouchers-restaurateurs

Distributeurs de peinture

76, boul. SAINT-JEAN-BAPTISTE**CHICOUTIMI, P. Q.**

Tél. LI. 2-4893

HENRI BEAULIEU

Epicier-boucher licencié

641, SAINT-DOMINIQUE**JONQUIÈRE, P. Q.**

Tél. LI. 7-7091

J. P. TREMBLAY

Epicier licencié

271, FABRIQUE**JONQUIÈRE, P. Q.**

Tél. 5975

A. LAVOIE & FILS LIMITÉE

BOUCHERIE-ÉPICERIE

Commerçant de viande — Gros et détail

Rang SAINT-JEAN-BAPTISTE**CHICOUTIMI, P. Q.**

Tél. LI. 2-5025

NOËL GRENIER

ÉPICIER-BOUCHER

Fruits et légumes

419, SAINT-HUBERT**JONQUIÈRE, P. Q.**

Tél. LI. 2-4293 - 7-7974

GAGNON & FILS ENRG.

Epicier licencié — Restaurateur

163, DE LA FABRIQUE**JONQUIÈRE, P. Q.**

Sommaire

Mars 1958

H.-M. ROBILLARD, O. P. : *Une Messe*

Le dialogue entre l'homme et Dieu se poursuit éminemment à la Messe où l'on entend l'immense Miséricorde de Dieu répondre à la grande misère de l'homme.

H.-M. ROBILLARD, O. P. : *Nos grand'messes : l'utile et le possible*

Pourquoi sont-elles délaissées ? Et ce qu'il faudrait faire pour leur redonner le prestige qui leur revient.

J.-M.-R. TILLARD, O. P. : *La promotion chrétienne du sensible*

« Pas de glorification de l'homme si l'âme seule est glorifiée, parce que l'âme sans le corps, ce n'est plus l'Homme ».

PIERRE DE LONGPRÉ : *Littérature canadienne-française*

Malgré des oublis regrettables, des imperfections de style, des jugements que l'on peut contredire, ce Manuel du Père Baillargeon demeure une source d'information unique en son genre. Heureux étudiants qui pourront penser et vivre avec les écrivains de leur temps !

JEAN-CLAUDE DUSSAULT : *L'évolutionnisme chez le Père Teilhard de Chardin*

Cette théorie qui montre l'Esprit se dégageant péniblement et lentement de la matière, si elle est nouvelle dans sa formulation, dans son fond, elle s'apparente à de nombreux essais que l'histoire a connus.

BENOÎT PRUCHE, O. P. : *Le Cambodge au tournant de l'Histoire*

Envoyé là-bas par l'UNESCO pour y prendre la direction de la Mission d'Assistance technique, M. Raymond Bériault y fit une enquête profonde et objective qui nous montre le Cambodge sous son vrai jour et indique la route à suivre... pour sauver ce qui paraît perdu.

Le sens des faits

THOMAS-M. LANDRY, O. P. : « Les prédicateurs et le centenaire des apparitions de Lourdes ».

BENOÎT LACROIX, O. P. : « Un Institut thomiste à Kyôto ».

ARCADE-M. MONETTE, O. P. : « Madame Butterfly ».

GILLES MARSOLAIS : « Quand Robert Bresson nous parle ».

NINA GREENWOOD : « Brenda Bury, portraitiste étincelante ».

ANTONIN PLOURDE, O. P. : « A la limite des choses ».

ARCADE-M. MONETTE, O. P. : « Note unique sur deux poèmes ».

DOMINIQUE VÉRIEUL : « La chronique des disques ».

LA DIRECTION : « Errata ».

L'esprit des livres

JOSEPH PICHARD : « Images de l'Invisible ».

En collaboration : « Tiers-Ordre et Action catholique ».

ANDRÉ LA RIVIÈRE : « L'homme et le complexe normal ».

L. CERFAUX et J. TONDRIAU : « Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine ».

En collaboration : « Les Etudes Bergsoniennes », vol. IV.

En collaboration : « Dictionnaire du Foyer catholique ».

LÉON POULIOT, S. J. : « Paul Le Jeune, S. J. »

J.-C. BONENFANT : « Thomas Chapais ».

CLÉMENT MARCHAND : « Nérée Beauchemin ».

ADRIEN THÉRIO : « Jules Fournier ».

M.-A. GRÉGOIRE-COUPAL : « Le Carillon de l'Espérance ».

RINGUET : « Trente arpents ».

MARIE LE FRANC : « La Rivière solitaire ».

ÉMILE LEGAULT, C. S. C. : « Notre-Dame de toute joie ».

JIM BISHOP : « Le Jour où mourut le Christ ».

YVES SJOBERG : « Mort et résurrection ».

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXIV

Tome I

Mars 1958

UNE MESSE

Donnez-moi d'entendre une messe, le soir ou le matin, au temps qu'il vous plaira ;

D'y retrouver ces mots, ces rythmes, ces figures, tout pleins d'histoire ancienne et pleins d'éternité,

Et de me relier, par la chaîne de mes frères, enfant d'ici-bas, à l'armée qui, là-haut, se prosterne au pied du trône

Et rend hommage au Roi des siècles, immortel, invisible, auprès duquel aujourd'hui j'ai droit d'audience et prendrai rang de fils.

Et qu'il parle, lui, le prêtre, en mon nom et pour nous tous ; et qu'avec lui je prie et qu'il prie avec moi,

Fondant en la mienne sa joie, en la sienne ma croix et le murmure animé de tous ces cœurs fourbus ;

Ce qu'il dit, je le peux ; ce qu'il veut, je le pense ; et j'entends m'assurer que les cris de nos âmes

Il les pousse assez haut et les lance assez loin pour que le Père comprenne enfin et s'apitoie.

Oui, frères, prions ! Et qu'importe, au dehors, au dedans, si le soleil, le froid, si quelque vent mauvais fait rage,

Si Satan, au mât de hune, au mât d'artimon, souffle tempête et poursuit jusqu'au Saint Lieu

REVUE DOMINICAINE

Les enfants de lumière ici venus chercher le pardon, la paix, l'oubli de leurs défaites :

Ensemble, au creux de la nef église, tels rameurs de galère en longs rangs parallèles,

Halons avec le prêtre et, répondant par nos soupirs à ses cris sourds, donnons le coup de reins vers le port qui nous appelle,

Où nous entrons déjà, aveugles, reculant, assoiffés, et nos fronts ruis-selants sur nos poings déchirés.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

Nos grand'messes : l'utile et le possible

Nous avons exprimé, ici même, en décembre dernier, quelques remarques sur nos *messes de minuit* qui risqueraient fort de rester inutiles ou impraticables si on ne se donne pas la peine de les situer dans un cadre de pensée plus vaste et plus engageant, dans lequel seulement elles prendront leur vrai relief. Ce cadre est celui de la vie liturgique paroissiale qui trouve, en particulier, dans la grand'messe des jours de dimanche et de fête son assise principale, sa maîtresse pièce.

Personne ne niera, je pense, qu'il n'en soit bien ainsi en principe. On niera difficilement qu'il en va tout autrement dans la pratique. Que nos grand'messes, en général, soient la grande pitié de notre culte, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour s'en rendre compte. Pauvre musique, oui ! mais aussi pauvre auditoire, pauvre atmosphère, et pauvres espérances d'amélioration... Voilà où nous en sommes ! Voilà ce qui attriste beaucoup de bons curés et de bons paroissiens et ce qui nous incite à écrire, en dépit de nos insuffisances notoires, en attendant que des spécialistes et gens plus qualifiés viennent ici à la rescousse.

A quel prix et dans quelles conditions pouvons-nous tenter de restaurer et renouveler, sans rien saboter et sans pour rien au monde jouer au révolutionnaire, nos grand'messes dominicales : qui, pourtant, pour elles-mêmes et par elles-mêmes, ont déjà tout ce qu'il faut pour attirer, séduire, et inspirer ?

Commençons par une remarque d'intérêt commun en toutes ces sortes d'entreprise : demandons au passé une leçon, mais non des exemples. Pleurons les belles grand'messes d'autrefois, mais travaillons avant tout pour celles de l'avenir. Dieu n'est pas pressé, et l'Eglise est éternelle ; notre devoir est de semer dans les contradictions et dans les larmes : à d'autres de récolter. L'important est de créer, avec esprit de suite, le courant d'idées, la mystique, la conviction qui fera, à la fin, violence à la réalité et s'imposera à la pratique.

Laissons donc, pour un temps, les anathèmes et sermons fulgurants sur la désertion de nos églises, et cherchons les bases d'une action solide et durable. Cette base, nous sommes peut-être le seul et dernier pays au monde où l'Eglise puisse se flatter de la posséder : l'école ! Qu'en faisons-nous ? Qui s'inquiète de préparer, à l'école paroissiale, les adultes qui seront, demain, les assistants et les membres actifs de notre liturgie dominicale ?

Ayons l'honnêteté de le reconnaître : sauf pour de banales recommandations, quelques lieux-communs dépourvus de convictions et d'efficacité, nous sommes gravement en faute sur ce point. Nous avons nous-mêmes enseigné à nos catholiques à fuir les grand'messes. Comment, en effet, voudrait-on que nos adultes soient intéressés à la grand'messe alors que, depuis l'âge le plus tendre, nous les avons orientés vers la messe de huit heures, basse-messe, naturellement ! et considérée beaucoup plus comme un exercice de dévotion que comme un exercice liturgique... Avec précision et un admirable désir de bien faire, nous avons scié la branche sur laquelle nous étions assis : faut-il vraiment nous étonner d'avoir à supporter maintenant l'humiliation de la chute ?

Il faut donc, de toute urgence, ramener nos enfants à la grand'messe. Mais est-ce possible ? est-ce même vraiment désirable ? Je prévois tout de suite les premières difficultés...

Tout d'abord, dira-t-on : il faut la place aux grandes personnes !... D'accord, mais, entre nous, dans bien des paroisses ce n'est pas la place qui manque : une école entière pourrait s'engouffrer dans nos églises à cette heure-là sans que les habitués soient à l'étroit ! Et, quand ce serait vrai, on peut toujours réduire l'assistance à un minimum : envoyer, chaque dimanche, deux ou trois divisions de filles ou de garçons, à tour de rôle. Autrefois, été comme hiver, les presbytères étaient pleins d'enfants de chœur obligés d'assister à la grand'messe — on donnait des points aux présents et des prix de présence en fin d'année. Frères et Sœurs, même pendant les vacances, voyaient à ce que les enfants de leurs classes soient-là. Aujourd'hui on a peine à se trouver un servant

NOS GRAND'MESSES : L'UTILE ET LE POSSIBLE

de messe... N'y a-t-il pas ici un relâchement grave et plein de conséquences ?

Mais comment en est-on venu là ? En raison d'un certain préjugé qui voulait que des enfants contraints d'assister à la messe se refusent plus tard à y assister. Remarquable sottise, démentie par les faits. J'ai eu, il y a très peu de temps encore, l'occasion d'en faire l'expérience. Me trouvant au milieu d'étudiants catholiques, formés selon les principes de cette libre option, j'ai pu voir que même dans les circonstances les moins onéreuses et les plus favorables ils manquaient autant que les plus récidivistes de nos anciens camarades de cette volonté qui fait qu'on se lève, un dimanche matin, pour accomplir ses devoirs envers Dieu. Le plus simple bon sens aurait pu le laisser prévoir. Ce n'est pas à ne pas faire une chose que l'on développe en soi le goût, la facilité et l'énergie requise pour l'accomplir ! Si on nous avait laissé, à six ou sept ans, la liberté de faire nos devoirs et d'apprendre nos leçons ou de fréquenter le restaurant du coin, nous serions tous aujourd'hui des primaires, voire des pervers. Il n'est d'ailleurs pas interdit de procéder de façon intelligente dans l'imposition des contraintes et rien ne nous oblige à rendre l'accomplissement des commandements de Dieu ou de l'Eglise plus détestable que désirable. Chose certaine nos adultes n'aimeront jamais la grand'messe si on ne leur apprend pas à l'aimer ; et ils ne l'apprendront que si on leur donne l'occasion de s'y habituer.

Il faut donc ramener nos enfants à la grand'messe le plus souvent possible : en faisant de cette présence une faveur et non une corvée, une invitation à imiter les adultes et à partager leurs privilèges et non une nouvelle occasion de surveillance, de brimade et d'asservissement à une discipline humiliante et déprimante.

Et, pour cela, un grand moyen : faire chanter les enfants, les faire participer activement au sacrifice. Ici nous retouchons le thème essentiel auquel nous voulions faire allusion dans nos remarques concernant la messe de minuit et la part du peuple... Qu'on nous permette ce retour en arrière. Nous comprenons très bien et savons par expérience que le

public actuel de nos grand'messes n'aime pas beaucoup chanter ni prendre part au sacrifice. Depuis six cents ans et plus que nous lui avons appris à se taire, le peuple a fini par comprendre qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se rendre... Est-ce à dire que, vraiment, nos gens ne désireraient pas autre chose ? Ça, c'est une autre histoire. Il y a les habitudes qui ont fini par se prendre, et il y a les aspirations naturelles du cœur humain... Est-ce que les gens du peuple, actifs, remuants, tiennent à s'embêter à l'église, à toujours regarder faire les autres sans rien faire eux-mêmes, à écouter des belles choses auxquelles ils ne comprennent à peu près rien sans même avoir d'aucune manière l'impression qu'ils sont concernés dans tout cela ?... Il ne faut pas être grand psychologue pour apercevoir que notre psychologie religieuse est souvent fort courte en cette matière.

Quoi qu'il en soit, donc, pour aller au plus court et poursuivre notre idée, disons de nouveau qu'il faut absolument faire chanter ces enfants. Qu'ils soient au presbytère (ce qu'on appelle plutôt chez nous « le chœur »), ou dans les premiers bancs de l'église, ou sur les côtés (si les adultes se sentent froissés d'avoir à céder leurs places) : il faut obtenir qu'ils donnent la réplique à la chorale. C'est par eux qu'on rapprendra au peuple à chanter et qu'on lui apprendra à bien le faire.

Mais, sur ce point encore, des précisions nouvelles. Pour le peuple, bien chanter n'est pas, ne sera jamais chanter de l'opéra, ni même du Bach, ni même du trop beau grégorien. Le bien comme le beau sont question de proportion, d'adaptation. Une pleine église qui chante bien le plus simple des *Kyrie* donne, du point de vue art, quelque chose d'infinitement plus beau que tout ce que peut faire de mieux une chorale de snobs qui se perd dans ses prétentions et sa vanité multiforme et immédiatement sentie. Sobriété, tact et mesure sont, en liturgie autant que dans tout le reste, les conditions essentielles du beau ; et le dicton vaut autant ici qu'ailleurs : le mieux est souvent l'ennemi du bien. Pour l'avoir oublié de zélés réformateurs ont détruit leurs propres œuvres.

NOS GRAND'MESSES : L'UTILE ET LE POSSIBLE

L'essentiel est que le peuple prie, qu'il aime la messe, qu'il y chante de tout son cœur avec la discipline et la correction que son amour de Dieu lui impose et que le bon sens lui dicte. Cela, on peut l'obtenir : avec de l'attention, du zèle et de l'esprit de suite : sans oublier l'humilité qui est, pour tous ceux qui s'occupent de la chose, la condition du succès. Humilité du maître-chantre qui accepte la collaboration qu'on lui impose ; humilité des ténors et basses de la chorale paroissiale qui acceptent de chanter des choses simples, à l'unisson, sacrifiant leurs solos annuels pour le bien de la communauté ; humilité des pasteurs qui prennent le risque de l'entreprise, en prévoient les avatars inévitables, recevront les reproches accablants de quelques pieuses âmes distraites de leurs oraisons par tout ce bruit etc. etc.

Quant au moyen le plus simple, le plus pratique, de commencer lentement la réaction, nous croyons pouvoir le suggérer ici. Que l'on s'enlève de la tête l'idée que les seuls beaux *Kyrie* et *Gloria* du répertoire grégorien sont le *Kyrie* de la messe des Anges ou celui qu'on a intitulé *Kyrie* des dimanches : les uns et les autres seront habituellement gâchés parce que trop difficiles pour le peuple ; d'ailleurs ils ne sont pas les plus beaux. Que l'on se réfère et que l'on tienne aux *Kyrie*, *Gloria*, *Credo* du rite le plus simple (que l'on peut chanter aussi le dimanche sans péché ni profanation) et qu'on les répète dimanche après dimanche, Noël et Pâques compris. Les Contes de Perrault n'ont pas changé depuis la mort de leur compilateur, et on ne se lasse point encore de les entendre : le peuple, un peu enfant, s'offense plutôt qu'on cherche à y changer quoi que ce soit.

Enfin, et dernièrement, qu'on se serve, pour enseigner ces *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, etc., du rite simple, des disques qu'en ont imprimés les bénédictins de Solesme, ou ceux de Saint-Benoît-du-Lac. Qu'on fasse jouer ces disques devant tous les membres de la chorale, et devant les enfants en classe, et qu'on les fasse répéter et mimer jusqu'à ce qu'ils les chantent exactement comme ils sont là. C'est ainsi qu'on apprendra à prononcer correctement le latin, à pressentir les intonations et l'admirable

rythmique grégorienne. A marcher dans les pas de ces très grands artistes, on sentira soudain, graduellement, se développer en soi le goût et le sens de la très belle musique religieuse ; on apprendra à tordre en soi le cou à la prétention et à la boursoufflure qui dépare partout nos interprétations de cette même musique religieuse, jusqu'à celle du grégorien.

Est-ce là, vraiment, demander l'impossible ? est-ce là tenter d'élever un château en Espagne ? Tout ce qui est requis, jusqu'ici, c'est pour commencer par le commencement, que l'on sache choisir le bon disque, tourner le bon bouton et commander à ses ouailles assez de silence pour que le phonographe d'occasion fasse par lui-même son travail. Quel curé, quel maître-chantre, quelle maîtresse, quelle religieuse, quel frère enseignant peuvent se récrier qu'on veut les accabler ?

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

La promotion chrétienne du sensible

« Mon pauvre Père, vous avez raison... Mais tout cela c'est du sensible, de l'accidentel. Visez donc à l'essentiel, à l'âme de vos fidèles. Si vous saviez comme ils en ont besoin, surtout en notre temps, si pétri de sensualisme ! » Ce fut la réaction d'une personne sérieuse — chrétienne militante, engagée dans une œuvre de jeunesse — à la lecture de notre article de décembre dernier où nous tâchions de montrer la nécessité des renouvellements contemporains que le Saint Esprit suscite dans l'Eglise. Réaction qui nous est tellement familière que nous aurions été surpris de ne pas la voir naître spontanément.

Sans prétendre traîner en profondeur un problème qui nécessiterait un langage trop technique hors de mise ici, nous voudrions montrer combien cette réaction est, malgré ses apparences, peu chrétienne. Si nous nous attachons à cette question c'est que nous savons combien toute une génération de jeunes, ouverte à un monde d'expression où les résonances sensibles tiennent une place de choix, se sent parfois troublée devant un certain mépris jeté au nom de la foi sur qui lui paraît être une des dimensions essentielles de l'humain.

* * *

Or, bien loin de condamner le sensible et de le reléguer à priori dans la zone du fangeux et du trouble, l'Eglise en fait un des éléments nécessaires et essentiels du salut. Il est vrai que toute une prédication — qui a sans doute sa source dans une théologie trop scolaire et trop coupée de la vie concrète de la foi — porte bien des fidèles à penser exactement le contraire. N'avons-nous pas entendu un prédicateur inviter son auditoire à la sanctification par un argument comme celui-ci : « C'est votre âme que le Christ est venu sauver. Ne vous occupez pas de votre corps, cette pauvre guenille. A quoi bon ? » Et il suffit de parcourir une dizaine de « bonnes Annales » pour en arriver à la conclusion

que la foi nous demande de bien calfeutrer notre âme en la tenant loin, très loin, de ce méchant corps qui ne saurait que la souiller.

Pourtant, si nous lisons la Bible, qui est la Parole de Dieu, le lieu où il exprime ses désirs, nous y découvrons une toute autre conception de l'homme. Elle ignore totalement cette coupure entre l'âme et le corps que notre philosophie occidentale — fidèle en cela à ses sources grecques — place au cœur de son anthropologie. Alors que Platon, dans son *Gorgias*, compare le corps à un tombeau où l'âme languit, désireuse de briser les liens qui l'y retiennent, la Bible recouvre par les termes de « chair » et « âme » une réalité unique, un seul tout concret. Que Paul écrive : « aucune chair ne sera justifiée par les œuvres de la Loi » (Rom. 3, 20) ou : « toute âme doit se soumettre aux autorités en charge » (Rom., 13, 1) c'est toujours cette unité profonde du corps et du « souffle de vie » qu'il entend désigner. Pour lui le corps désigne beaucoup plus qu'un organisme matériel et sensible. Il désigne tout l'homme. Et l'âme désignera la même réalité, mais sous un autre angle, l'angle vital. On se rend compte aisément, par cette brève remarque, du décalage qu'il faut faire subir à nos termes occidentaux pour traduire avec eux la pensée biblique. Celle-ci n'a pas de mot pour recouvrir la réalité que nous appelons « corps », et nous n'avons pas de mot pour recouvrir la réalité qu'elle appelle « chair ». Interpréter la notion paulinienne de corps comme celle d'une enveloppe extérieure et sensible de l'âme, sans nuance, c'est en évacuer une dimension importante. Interpréter la notion biblique d'âme comme celle d'une habitante du corps — cette pauvre prisonnière que l'imagerie Saint Sulpice représente sous la forme d'une colombe s'échappant du corps, sa cage, au moment de la mort — c'est risquer de grossiers contresens.

Cela nous permet de saisir comment le donné révélé exalte la chair et lui promet la gloire triomphale de la résurrection. La philosophie grecque ne peut rattacher l'immortalité de l'homme qu'à son esprit. Comment un Platon qui fait tout l'effort de l'âme tendre vers une libération de sa prison corporelle pourrait-il même songer à la lui redonner lorsque

LA PROMOTION CHRÉTIENNE DU SENSIBLE

la mort l'en aura — enfin — libérée ! Tandis que la Bible ne peut pas concevoir une immortalité de l'homme à laquelle la chair ne participerait pas. Pour elle, répétons-le, l'homme est indissolublement chair et « âme vivante ». La nouvelle vie qui du Nouvel Adam proclamé *Kurios*, Seigneur, coule dans ses membres, les chrétiens, ne peut pas ne pas aboutir chez eux à une glorification de la chair, semblable à celle dont le Christ jouit depuis l'aube de Pâques. Pas de glorification de l'homme si l'âme seule est glorifiée, parce que l'âme sans le corps ce n'est plus l'homme. Comment ici ne pas déplorer la place si minime que — lorsqu'ils en parlent, ce qui n'est pas si courant — les auteurs de théologie et les prédicateurs font à ce dogme si typiquement chrétien et si important pour la pensée biblique. On le traite en appendice, comme une ajoute à un ensemble dogmatique qui pourrait fort bien s'en passer. Pourtant c'est en lui que tout se clôt, que l'économie de salut trouve son terme. Sans lui l'œuvre de Christ ne serait pas totale. Certes, pareil dogme exige du théologien un assouplissement de son outil rationnel ; mais l'exemple d'un saint Thomas, à la fois si sûr de son instrument philosophique et si respectueux du « donné » de la foi nous montre que cela est possible, à condition de savoir comme lui garder le sens de la transcendance et du « mystère »...

Nous ressusciterons. Notre chair, transformé et spiritualisée, aura part au triomphe du matin de Pâques, et c'est avec ce corps incorruptible, glorieux, que nous vivrons le grand bonheur du ciel, autour du Christ, notre chef, ressuscité, « prémices de ceux qui se sont endormis ». Peut-on imaginer plus radical démenti à ceux qui prônent un pessimisme morbide touchant la chair ? « Il faut en effet que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, que cet être mortel revête l'immortalité » (I Cor., 15, 53). On devine par là avec quelle souplesse, quel profond respect de la Parole révélée, il faut interpréter les expressions bibliques touchant l'infériorité de la chair ! Et parce que en Matthieu il est écrit : « Que servirait à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme » (Mat., 16, 26), n'allons pas en conclure que pour la foi chré-

tienne seule l'âme compte, et qu'elle relègue le corps parmi les accessoires, voire les ennemis. Jamais peut-être le corps n'a été plus chanté qu'en saint Paul, qui pourtant sentait parfois profondément l'aiguillon cruel de sa propre chair.

* * *

D'ailleurs l'événement central de notre foi, le Mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu, vers lequel tout converge et duquel tout découle, nous apporte le plus éclatant témoignage qui soit en faveur de l'optimisme chrétien. Ici il ne s'agit plus de notions et de vocables avec leur frange d'imprécision et leurs différents niveaux de profondeur. Il s'agit d'un fait que tous peuvent saisir, quelle que soit la langue dans laquelle ils expriment leur perception. Le Fils de Dieu, une Personne divine, « s'est fait chair ». Une chair d'homme comme la nôtre. Une chair venue de la chair, comme la nôtre, et formée dans le sein d'une femme, Marie. Une chair inscrite dans une histoire humaine, comme la nôtre ; histoire de race, de tribu, de famille. Et il n'est peut-être pas fortuit que les premières lignes du Nouveau Testament soient tout simplement l'arbre généalogique du Christ, la lignée de ses ancêtres, dont certains furent loin de briller toujours par leur vertu. Notre chair a été dans la Personne du Christ la chair d'une Personne divine. Le réalisme de l'Incarnation va jusque-là et il faut se méfier de toute tendance, plus ou moins apparentée à un certain docétisme, qui tendrait à affaiblir cet aspect humain du Mystère du Christ.

Or, cette chair du Fils de Dieu fait homme devait le conduire au triomphe de la Résurrection. Si elle n'eût été pour lui qu'un carcan, une douloureuse prison, il n'eût pas eu besoin de ressusciter. Son âme humaine était immortelle ! Et cependant l'Écriture l'affirme : « Ne fallait-il pas que le Christ endurât ses souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Luc, 24, 26), ce que, avant sa Passion, il avait annoncé : « Elle est venue l'Heure où le Fils de l'homme doit être glorifié » (Jean, 12, 23). De grâce n'allons pas faire de cette Résurrection un acte à portée uniquement apologétique, la preuve, jetée à la face du monde, de la vérité du message

évangélique et de l'authenticité de la mission du Christ ! Certes Jésus avait dit : « Détruisez ce Temple, je le relèverai en trois jours ». Et Jean de souligner : « Lors donc qu'il fut ressuscité des morts ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite » (Jean, 2, 19-22). Mais ces paroles dépassent le niveau apologétique. Elles plongent dans une perspective plus large : le corps ressuscité de Jésus est sa gloire, avec tout ce que cette notion comporte de registres. Le Nouveau Testament tout entier voit en la Résurrection la cause de cette exaltation du Christ comme Seigneur, *Kurios*, qui est au centre de la prédication de Paul : « Si le Christ est mort et ressuscité c'est pour devenir *Kurios*, Seigneur des morts et des vivants » (Rom., 14, 9).

Mais il y a encore plus profond. Le drame du salut de chaque homme s'est joué dans cette chair du Fils de Dieu et dans le triomphe du jour de Pâques. Le corps du Fils a été l'instrument voulu par Dieu pour nous conduire à notre propre résurrection. Gardons-nous, ici encore, d'une simplification trop courante parmi nos chrétiens. Pour eux la chair du Christ était nécessaire en vue de la souffrance qu'il devait endurer pour réparer la faute. Elle était un instrument assumé pour le sacrifice, et elle ne nous touche que sous cet aspect sanglant. Rien de plus. C'est là édulcorer le Mystère. Car la résurrection de cette chair est celle aussi — c'est le titre d'un livre admirable du Père Durrwell — « Mystère de salut ». Chair souffrante et chair glorifiée, chair du premier Adam passant sous le pressoir de la Croix et chair du second Adam exaltée dans la gloire sont les deux faces du mystère de notre salut. La première nous conduit à la seconde et n'a de sens que par elle ; c'est le « passage » de l'une à l'autre qui nous sauve. Durant le temps où nous sommes, jusqu'à la Parousie, temps où l'Église s'aggrège peu à peu l'humanité entière pour faire passer en elle la vie du Nouvel Adam, cette chair glorifiée du Seigneur demeure le Temple, rebâti au matin de la Résurrection, où s'établissent les contacts entre l'agapé de Dieu et chaque homme. Temple glorieux où réside la grâce et d'où elle jaillit,

comme l'eau et le sang ont jadis jaillit de ce corps quand il pendait tuméfié et humilié, sur la croix. Pas de vie possible sans un contact avec cette chair. Le Christ lui-même nous en a averti : « si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la Vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour » (Jean, 6, 53-54). En un mot : toute grâce passe par la chair...

* * *

Nous arrivons ainsi au grand problème du corporel et du sensible dans l'Eglise. Ou, plus précisément, au problème de la sacramentalité. Car tout don normal de grâce passe par les sacrements. Or ceux-ci sont des gestes, des paroles, mettant en jeu des éléments bien peu « spirituels » — de l'eau, du pain, du vin, de l'huile — dans des cérémonies où le visuel et l'auditif tiennent une grande place. Plusieurs s'en scandalisent. Et plusieurs, sous le fallacieux prétexte de donner aux âmes l'essentiel, les empêchent de recourir, avec la foi et le respect qui s'imposent, aux seules sources par lesquelles cet essentiel est donné : sources sensibles, charnelles, mais que la puissance de Dieu assume pour en faire des instruments de grâce. Dans l'Eglise du Verbe fait chair il n'y a pas d'opposition entre le sensible et le spirituel, pas de conflit entre l'extérieur et l'intérieur. Il y a au contraire harmonie, coordination, ordre, collaboration de l'un et de l'autre en vue d'une seule œuvre qui sera le bien de l'un et de l'autre : la vie éternelle dans la gloire de la résurrection finale.

Bref, c'est tout l'humain que l'Eglise saisit pour cette double fin de l'organisme sacramentel dont le Christ l'a dotée, tout l'humain qu'elle oriente à la fois vers la gloire de Dieu et la glorification de l'homme. Non seulement l'esprit où éclôt l'acte de foi et de charité nécessaire au sacrement. Non seulement la chair et le sensible qui sont le lien de l'homme avec l'univers, à la fois son moyen d'expression et son outil de connaissance. Mais encore les choses extérieures, les éléments matériels que le

Créateur a « faits pour l'homme ». Tout ce qui concourt à notre vie naturelle, l'Eglise l'élève pour notre vie surnaturelle. L'eau de nos bains corporels devient l'eau de notre bain spirituel. Le pain et le vin de nos repas corporels deviennent le pain et le vin de notre repas spirituel. L'huile de nos médications corporelles devient l'huile de nos médications spirituelles. Même les paroles, les gestes de demande ou de joie, les chants sans lesquels une vie humaine ne serait plus humaine deviennent les instruments de notre vie surnaturelle. Quant à cet intime instinct social qui veut que toute vie humaine soit une vie menée en communion les uns avec les autres, dans une certaine hiérarchie, dans l'union extérieurement manifestée à un même bien commun, il trouve lui aussi son compte dans l'aspect communautaire de la vie sacramentelle. Si bien que de l'infra-rationnel au supra-rationnel, du plus infime besoin sensible, qui est de manger, à la plus haute exigence spirituelle, qui est de rejoindre Dieu par la fine pointe de l'esprit au-delà de tout raisonnement, tout l'humain est « engagé », « compromis », dans l'œuvre de notre salut.

Il est donc impossible, de par la volonté du Christ lui-même, de vouloir sanctifier les âmes en les éloignant le plus possible du sensible. Si celui-ci nous engluie si souvent, si parfois il distrait notre esprit et l'éloigne de l'unique nécessaire qui est Dieu, si par ses mirages il nous entraîne au péché, il reste que le Christ en a fait le moyen du salut. Enseigner aux hommes à le mépriser, le considérer comme l'enfant terrible de notre être qu'une « vocation supérieure » pourrait dispenser de fréquenter, c'est ôter de leurs lèvres la source de vie. Comment ne pas citer ici en entier le témoignage de *Tertullien* :

« La chair est la condition essentielle du salut. De plus lorsqu'une âme est consacrée à Dieu c'est la chair qui rend cette consécration possible. C'est la chair qui est lavée pour que l'âme soit purifiée. C'est la chair qui est ointe pour que l'âme soit consacrée. C'est la chair qui est signée pour que l'âme soit armée. C'est la chair qui est couverte par l'imposition des mains pour que l'âme soit éclairée par l'Esprit. C'est

la chair qui se nourrit du corps et du sang du Christ pour que l'âme soit engraisée de Dieu. Et on ne peut pas séparer dans la récompense (la résurrection) celles que l'œuvre du salut unit ».

(*De Resurrect. Carnis*, 8).

Loin de détruire la nature, la surnature s'enracine en elle, malgré le fossé abyssal qui les sépare. Priver l'homme de ses sens c'est le tuer tant au plan naturel qu'au plan surnaturel. C'est l'empêcher de communier avec le monde dont il est la partie la plus noble, c'est le priver à la fois de sa nourriture et de ce besoin d'expression sans lequel il ne serait pas lui-même. Et ce fin observateur qu'est saint Thomas nous dit que ce besoin est tellement profond que si le Christ nous avait proposé une religion purement spirituelle, privée de rites sensibles, les hommes s'en seraient tôt détournés pour retrouver leurs fétiches, leurs superstitions et leurs magies.

* * *

Loin d'être une mode comme les autres — on nous lance si souvent cette boutade ! — le renouveau liturgique contemporain correspond vraiment au désir du Christ sur son Eglise, et est certainement l'œuvre de l'Esprit Saint, sans cesse actif dans les siens. Si tout l'humain est ordonné à la gloire de Dieu et au salut de l'homme, il faut que tout cet humain soit en harmonie avec cet fin. Ce qui exige que l'expression sensible, le geste, la matière sensible, le contexte artistique, non seulement occupent dans la vie religieuse de chaque chrétien la place qui leur revient selon le plan divin de salut, mais encore aient la pureté et l'authenticité qui seules peuvent leur permettre d'exercer le rôle pour lequel Dieu les a choisis.

Travailler au renouvellement et à la purification des formes sensibles du culte, chercher un art sacré, une musique religieuse, redonner au geste liturgique sa signification, c'est atteindre l'âme du peuple chrétien. C'est travailler pour l'essentiel. A condition, bien entendu, de ne pas verser dans l'esthétisme, dans un culte du geste pour le geste, de la voix

LA PROMOTION CHRÉTIENNE DU SENSIBLE

pour la voix, qui nous ferait retomber dans les excès qu'il s'agit de redresser.

Le Christ a voulu lier le don de sa grâce à un organisme sacramentel fait de signes sensibles. Il a voulu que son agapé ne nous atteigne que par la médiation de la chair. N'allons pas, sous le couvert d'un faux mysticisme, mettre en échec sa volonté.

Frère J. M. R. TILLARD, O. P.

Littérature canadienne-française¹

Une histoire de la *Littérature canadienne-française* vient de paraître, qui justifiait les plus beaux espoirs. M. le chanoine Lionel Groulx ne se demande-t-il pas, dans la préface de l'ouvrage, si ce n'est pas « l'enquête la plus vaste jamais entreprise sur la littérature canadienne-française ».

Rien n'a été négligé d'ailleurs afin de rendre le livre attrayant : papier de qualité, typographie soignée, illustrations nombreuses et surtout graphiques faciles à interpréter qui donnent en un instant le sens de l'évolution d'une carrière.

Certaines études d'écrivains, celle qui concerne Mgr Félix-Antoine Savard par exemple, sont des modèles de compréhension. Elles rendent le lecteur d'autant plus perplexe devant certains jugements dénués de finesse et même de la plus élémentaire sympathie.

* * *

Ce qui m'étonne le plus cependant c'est le choix des écrivains étudiés ou si vous préférez, l'élimination apparemment arbitraire de certains de nos meilleurs auteurs. A mesure que les critiques se penchent sur cette *enquête*, la liste des écrivains oubliés s'allonge à un rythme effarant. Pierre Lombard, dans l'*Action Catholique* du 30 novembre 1957, écrit : « ... vous y chercherez en vain les noms des meilleurs ouvriers de nos lettres, d'autorités en matière de critique, de bon goût : l'abbé Emile Bégin, (et Bertrand Lombard), le R. Père Romain Légaré, Me Jean-Charles Bonenfant (l'auteur le remercie cependant dans l'avant-propos !), Gilles Marcotte, Charles-Marie Boissonneault, René Garneau, etc... même Elie Goulet ; et des disparus qui promettaient, tels Guy Jasmin et Berthelot Brunet, complètent le quorum des *innommés*. C'est inouï et je gémis ». Mlle Rita Leclerc ajoute à ces noms : Mgr Emile Chartier, Mgr Albert Tessier, Esdras Minville, Michelle Le Nor-

1. S. Baillargeon, C. SS. R. Fides, Montréal, 1957.

mand et Marie-Claire Daveluy (Montréal, 1^{er} décembre 1957). Pour compléter la liste, Marcel Valois, dans *La Presse* du 11 janvier 1958, déplore l'absence de Mgr Olivier Maurault, de Victor Barbeau, de Mgr Bruchési et Mgr Gauthier.

Pour moi, je m'étonne que l'auteur de *Débâcle sur la Romaine* mérite ici une place de choix alors qu'on ignore même le nom de Michelle Le Normand, qui a excellé dans le « Billet ».

Il aurait été de mise aussi, je crois, de consacrer aux moralistes un chapitre qui aurait été axé sur l'œuvre du plus original d'entre eux, M. Louis-Philippe Robidoux, décédé il y a un an. Humaniste averti, il est l'auteur d'un recueil de poésies et de deux livres de maximes, *Feuilles Volantes* et *Lueurs*. Il préparait d'ailleurs, un ouvrage de critique littéraire qui, à en juger par une étude sur Amiel qu'il publia dans *La Tribune*, l'aurait placé au rang d'un Charles Du Bos.

Vous chercherez en vain dans cette histoire de notre littérature le nom de Jacques Hébert à qui nous devons plusieurs récits de voyages et aussi un recueil de contes savoureux ; celui de Jacqueline Dupuy, auteur délicat de *Il est un jardin* et *Le Sabre d'Arlequin*, et dont un troisième ouvrage est sous presse. Le Père Baillargeon ignore aussi bien les noms de Jean Désy qui se révèle penseur original et humaniste averti dans *Les Sentiers de la Culture* ; de Victor Barbeau ; d'Alphonse Désilets ; du Père Louis Lalande, S. J.

* * *

Cependant, direz-vous, cela n'a qu'une importance relative si l'auteur est un excellent critique littéraire. Hélas ! le Père Baillargeon se révèle tour à tour très sévère et très complaisant suivant l'opinion qu'il a de l'écrivain étudié !

A ce point de vue, il est pénible de lire l'étude sur Emile Nelligan : le jeu est trop facile de prévoir après coup que la psychologie du poète étant anormale, elle ne pouvait le conduire qu'à la folie. L'œuvre de Nelligan a été écrite avant le naufrage de son esprit. Aussi bien il n'est

pas juste d'écrire : « On devine ce que sera l'œuvre poétique d'un pareil malade ». Il est plus injuste encore d'interpréter la pensée de Louis Dantin et lui faire dire que c'est une preuve d'incohérence et de rachitisme de la pensée que les erreurs du poète sur *les profils de Rubens*. Si le critique avait cité le texte au complet on aurait lu : « Mais passons. Nelligan avait dix-neuf ans, et n'avait jamais vu le Louvre. Ces inexpériences trahissent la jeunesse, et rien de plus ».

D'ailleurs, comme l'écrit Willie Chevalier dans *Le Devoir*, l'auteur semble ne pas connaître ces formes de la littérature que sont la critique d'art et la critique musicale et leurs représentants chez nous : Jean Chauvin, Gérard Morisset, Léopold Morin, Frédéric Pelletier, Jean Vallerand et Marcel Valois.

C'est peut-être pour cela que l'auteur n'aime pas le style d'Henri D'Arles qu'il qualifie de *maniérisme*. « Henri D'Arles, écrit-il est un écrivain d'une catégorie assez singulière. Ses goûts bizarres d'aristocrate et ses excès de délicatesse le rendent étranger à la mentalité habituelle du Canada français ». Ainsi nous juge l'un des nôtres : l'aristocratie et la délicatesse, ce n'est pas pour nous, Canadiens français. Quant à moi, je place les œuvres d'Henri D'Arles sur le même rayon que *Né à Québec* d'Alain Grandbois et *Les Opiniâtres* de Léo-Paul Desrosiers¹.

Ainsi s'expliquerait encore l'engouement du critique pour l'auteur de *Tit-Coq*. Il manifeste ici une candeur qui dépasse celle de Mgr Camille Roy. Il fait remonter les lettres de noblesse de notre théâtre à l'époque des *Fridolinades*, car « de 1938 à 1947, on estime à 60 000 les spectateurs qui assistèrent à ces revues ». Auguste Viatte était plus éclairé, lui qui écrivait dans son *Histoire littéraire de l'Amérique Française* : « ... son *Tit-Coq* (1950), s'il a obtenu sur place le succès escompté, n'a pu se transporter même dans la voisine New York, et relève, en fait, d'un mélodrame que sa verve n'arrive pas à dégrossir ». Page 204-205.

1. La meilleure étude sur Henri d'Arles a passé dans *Nouvelles Ebauches Critiques*, 1936, p. 43 (N. D. L. R.).

Loin de centrer ses pages concernant le théâtre sur Gratien Gélinas, Viatte prononce ce jugement après avoir écrit un vigoureux éloge de ce grand dramaturge qu'est le Père Gustave Lamarche, c. s. v., autour de qui il fait rayonner son étude.

Cependant si le Père Baillargeon veut prouver qu'il est un critique sérieux et compétent, il devra reviser le jugement qu'il porte sur l'œuvre de Roger Brien. A sa décharge toutefois, je me demande si ce texte n'a pas été écrit par l'un des collaborateurs de l'histoire de la *Littérature canadienne-française*. On croit rêver à lire ceci lorsqu'il s'agit d'un poète qui a publié une dizaine d'ouvrages : « L'histoire littéraire se contente de souligner ce fleuron négligeable du talent de Roger Brien ; la postérité retiendra surtout le souvenir de l'apôtre marial dont le zèle a fait naître et prospérer l'admirable revue *Marie* ». C'est le seul éreintement du manuel, mais avouez qu'il est de taille.

Pour réfuter un jugement aussi gratuit, je citerai l'*Histoire Littéraire de l'Amérique Française* d'Auguste Viatte, pp. 192-193, ouvrage que le Père Baillargeon a d'ailleurs consulté. Viatte situe Brien à l'avant-garde de la poésie canadienne-française. Après avoir dit qu'on verra peut-être « du Verhaeren dans le régionalisme de Clément Marchand ou dans sa véhémence poétique de l'industrie et du prolétariat », il continue :

Mais aucune influence particulière ne se décelait dans les vers de Roger Brien sur un thème analogue :

Ils ont voulu l'amour ; on leur offrit la guerre.
 Ils sont partis un soir, aigris, désespérés,
 Unissant leurs haillons en un même vouloir.
 Ils ont voulu crever le bonheur de leurs frères,
 Les maudits qui s'étaient moqués de leurs souffrances
 Ils ont marché durant des ans ; ils ont erré,
 Et le monde, un matin, en regardant l'aurore,
 A vu ce bataillon gigantesque monter

Avec les feux du soleil.

... Et le monde chancelle aux coups de leurs épaules.

Roger Brien, *Faust aux enfers*, (Montréal, 1935), p. 32-33.

« Ses poèmes d'amour, ses nombreux poèmes religieux, peuvent bien ressembler quelquefois à *Sagesse*, quelquefois au *Cantique des cantiques* : ils impriment à leur amalgame une frappe qui l'authentifie ».

Et Viatte d'ajouter en note. « Il a publié notamment, depuis lors, *Ville-Marie*, *Les yeux sur nos temps*, *Sourires d'enfants*, *Chant d'amour* (1942), *Cythère* (1946), *Chemin de croix à trois* (1947) ».

Et je ne suis pas le seul à réclamer justice pour Brien. Doivent être aussi de mon avis Roger Duhamel, Clément Marchand, Pierre Daviault, Guy Sylvestre, Alfred Desrochers, qui célébrèrent tous à qui mieux mieux l'œuvre du poète, et surtout M. le Chanoine Lionel Groulx qui écrivait dans *Le Devoir* du 3 décembre 1945 : « ... Son talent, l'un des plus étonnants de notre pléiade de poètes. Rarement, chez nous, avait-on vu aussi étourdissante facilité. Il y a en Brien un démon lyrique, fougueux, qui l'ensorcelle et par qui, d'ailleurs, le poète se laisse volontiers ensorceler. Les vers, les strophes s'enchaînent en flots pressés, tumultueux ; les images jaillissent en floraisons exubérantes, en une danse affolante, les rythmes s'envolent, s'accordent pour d'interminables variations. Dire de ce poète qu'il écrit aussi facilement en vers que l'oiseau vogue dans l'air, est à peine une hyperbole... Notons encore l'orthodoxie de cette écriture poétique, le respect des formes traditionnelles de la poésie française, des rythmes, qui se jouent dans toutes les gammes, mais où la raison, le besoin de clarté, n'abdiquent jamais... Il a splendidement forgé son instrument. Toute son œuvre se distingue par une impeccable hauteur d'inspiration. Si le poète, comme disait André Suarès, est *l'homme qui pense avec rythme, grandeur et beauté*, Brien est la définition même du poète ».

Le *fleuron négligeable* du talent de Brien, il vient de s'enrichir d'un ouvrage d'une rare densité, inspiré par la vie du Poverello. Dans *L'Ac-*

tion Catholique du 11 janvier 1958, Elie Goulet écrit : « ... M. Roger Brien, cette âme française et mariale, nous donne, sur François d'Assise, une œuvre de prose écrite en une langue claire et somptueuse, spirituelle et charnelle à la fois, dont les dominantes nous rappellent le style du philosophe et penseur Gustave Thibon. ... A côté des vies de François d'Assise de Chesterton et de Joergensen, il y a désormais le *Poète de l'Amour* de Roger Brien ».

Cet ouvrage avait été précédé par un très beau recueil de vers, *Vols et Plongées*, qui a reçu les plus vifs éloges des critiques de France aussi bien que du Canada.

Comment l'or de cette poésie s'est-il transmué en un vil plomb ? Faut-il croire que seul un historien étranger puisse donner justice aux meilleurs de nos poètes ?

On n'ignore pas qu'il est de bonne guerre, chez un certain clan de critiques, de faire porter à Mgr Camille Roy tous les péchés d'Israël. Le Père Baillargeon ne manque pas à la tradition. « Evidemment, écrit-il, le recul lui a manqué, mais lui fit surtout défaut ce sens des valeurs concrètes qu'est le *goût du critique*. Quand il rédige une critique, il pose trop souvent la plume pour bénir. Il manque de fermeté dans le signalement des défauts. Œuvre de premier plan ou navet authentique, il est difficile de s'en rendre compte à mâcher ces fades guimauves que sont certaines de ses critiques. Et c'est sur ce point qu'il a été pris à parti par des violents, comme Asselin, Fournier et Pelletier ».

Je préfère, entre nous, la *bienveillance* et la *délicatesse providentielle* de Mgr Camille Roy à la complaisance de notre historien envers Lemelin, Giroux, Jean Narrache, Gratien Gélinas et à sa sévérité, contre Nelligan, Choquette et Brien. Qui plus est, le Père Baillargeon, mais on a que l'esprit qu'on mérite, se croit spirituel en employant la théologie morale contre Monseigneur : « A compter tout de même au nombre de ses faiblesses, ses tentatives de récits du terroir. Qui sait s'il n'a pas fait du purgatoire pour ces candides mièvreries ? »

On ne pourra jamais m'empêcher de constater que malgré sa faille dans le genre régionaliste, lui au moins connaissait sa langue française. Passons. Cependant, puisque l'auteur reproche à Mgr Camille Roy son manque de goût et sa faiblesse, comment se fait-il qu'il oublie de nommer dans son manuel le prince de la critique chez nous, l'abbé Emile Bégin, ou son *alter ego* Bertrand Lombard ? C'est le plus fin de nos humanistes : son extraordinaire culture, elle pousse ses racines jusque chez Montaigne, Bossuet, Pascal, La Bruyère (il y a quelques années, l'abbé Bégin commentait l'auteur des *Caractères* et les piquantes observations du conférencier sur notre temps dépassaient de beaucoup le comique de *Caractères*) avec qui il vit en communion de pensée. Avec cela un bon goût qui jamais ne se dément. Que d'esprit aussi ! En voilà un qui ne craint pas de pourfendre tous les plumitifs, tous ceux qui ne savent pas écrire une langue honnête et classique. Quant à moi, je n'aimerais pas être à la place du Père Samuel Baillargeon lorsque Bertrand Lombard analysera son histoire de la *Littérature canadienne-française*. L'abbé Bégin est le seul à pouvoir rivaliser d'esprit avec Olivar Asselin et Jules Fournier.

Aussi bien le chapitre de la critique littéraire est le moins complet de cette histoire. L'auteur commence par dresser la liste des critiques de ses principaux représentants : Mgr Chartier, Jean-Charles Bonenfant, le Père M.-A. Lamarche, O. P. et René Garneau. Il lui est alors facile de proclamer que Roger Duhamel est le premier des critiques canadiens-français. Il ne daigne même pas nommer Séraphin Marion à qui nous devons tant d'ouvrages où il se penche avec amour sur les écrits de nos premiers écrivains.

* * *

Le Père Baillargeon se fait une étrange idée du style. Et Victor Barbeau vient de prouver par A plus B que cette histoire de la *Littérature canadienne-française* est souvent écrite à la va-comme-je-té-pousse.

Ainsi il ne sait pas toujours éviter l'amphibologie : il parle de *vulgarisation culturelle* au lieu de *vulgarisation de la culture*, et d'*extase naturelle* à la place d'*extase en face de la nature*. L'*extase* ainsi nommée naît-elle de la nature du poète ou du spectacle, de la contemplation de la nature ?

Il lui échappe une phrase comme celle-ci :

« Deux âmes de même trempe, tous deux enclins à la *méditation sentimentale* et au *grand lyrisme fluide et langoureux* ».

La phrase est souvent lourde :

« On ne sait pas toujours si c'est une épée ou si c'est une massue qu'il fait tourner... »

Il emploie un style imagé qui fait parfois sourire :

« Armé jusqu'aux dents des principes catholiques, Tardivel frappe à temps et à contretemps... »

Au sujet de Germaine Guèvremont :

« Avant de se lancer dans ses *écritoires*, elle a commencé par élever cinq enfants ».

Ce style est cependant toujours vivant et l'intérêt ne languit jamais à lire l'histoire de la *Littérature canadienne-française* du Père Baillargeon.

Cette notion toute personnelle du style est celle de l'orateur. Professeur, il est habitué de donner à haute voix ses cours. Aussi veut-il rendre son texte le plus vivant possible. Le malheur est que le texte dit y perd souvent à être imprimé. Pour le lecteur, la conviction de l'orateur et la chaleur de sa voix n'y sont plus.

* * *

Pour résumer, le critique reste perplexe. Il aurait été heureux de féliciter sans réserve le Père Baillargeon de son histoire de la *Littérature canadienne-française* qui, malgré ses défauts, vient à son heure.

Les principes qui ont guidé l'historien sont une innovation pédagogique. Les détails biographiques et les traits de caractères des auteurs

ressuscitent le climat psychologique dans lequel les œuvres ont été créées. Cela aide beaucoup à la compréhension des créations de l'esprit.

Et ce manuel est aéré. On y respire à l'aise, car les chapitres se succèdent dans une belle clarté. A l'intérieur de ces chapitres, les subdivisions se découpent avec netteté.

Meilleur historien que critique littéraire, l'auteur met en lumière la situation économique, politique et littéraire des grandes dates de notre histoire avec justice et impartialité.

Enfin, les graphiques, inspirés de l'histoire de la littérature de Castex et Surer, sont excellents. Le lecteur se forme en un instant une idée de la carrière d'un écrivain.

Les étudiants auront donc du plaisir à étudier ce manuel, à condition qu'ils n'y cherchent pas un modèle de style. Mais les critiques, s'ils veulent être compétents, n'y chercheront pas matière à étayer leurs jugements.

Il est trop facile aussi de parler de *l'unanime vanité des auteurs*, car certains éreintements, certains oublis ne s'expliquent pas ici. L'écrivain véritable, chez qui la vocation d'écrire est innée, continuera d'écrire même si aucun manuel ne cite son nom, car il sait bien que ce sont les auteurs qui font naître les manuels de littérature et que les manuels ne peuvent imposer aux lecteurs un écrivain médiocre. Ce n'est certes pas ce livre qui comblera les lacunes des manuels des deux dernières décades. Malgré toute l'aide que l'auteur a reçue de divers critiques, l'histoire de la *Littérature canadienne-française* du Père Baillargeon est moins complète à certains égards que l'*Histoire Littéraire de l'Amérique Française* d'Auguste Viatte, publiée en 1954.

Pierre de LONGPRÉ

Le 21 janvier 1958.

P. S. — « Selon son habitude, la *Revue Dominicaine* » laisse à l'un de ses lecteurs l'entière liberté d'exprimer ici son opinion. A tort ou à raison, plus d'un déplore de ne pas voir son nom dans ce Manuel comme plus d'un en récuse les jugements. Au moins que les intéressés laissent l'histoire les juger. *Nullus est iudex sui ipsius*. Dans le royaume des vivants, l'auteur s'est avancé beaucoup trop loin. Bien des écrivains cités n'en sont encore

LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

qu'à leur début et il est trop tôt pour les insérer dans un Manuel à l'usage du cours secondaire, leur donnant ainsi une certaine consécration quasi officielle et souvent définitive pour toute une génération. Sur ce point le Père Baillargeon a été imprudent. Avec les morts il n'aura pas trop de difficultés, mais avec les vivants qui en ont encore pour longtemps à vivre, pour éviter des dialogues injurieux et inutiles, il aurait dû se contenter de les signaler ou de les juger sommairement. Mieux encore, les rassembler dans un volume de critique littéraire : Écrivains d'aujourd'hui. Ou encore imiter la sagesse de l'Académie canadienne-française en exigeant « au moins deux ouvrages de valeur ».

A la page 283, on lit : « La littérature d'éloquence religieuse est à peu près nulle... » Il ne cite qu'un nom : Mgr Paquet. Ignore-t-il l'œuvre oratoire du Père M.-A. Lamarche, O. P., décédé le 28 février 1950, et qui fut pendant plus de 25 ans l'orateur de circonstance de presque toutes nos fêtes religieuses et nationales. Olivar Asselin disait de lui : « la plus fine plume du Canada français et notre meilleur orateur ». Qu'on lise ou relise *Notre vie canadienne* (1929), *Les laïcs dans l'Eglise* (1933), *La deuxième conversion* (1937), *Projections* (1944), *La Vierge a visité la terre* (1946), etc., on trouvera autre chose qu'emphase et boursoflure (p. 283).

Les deux meilleures études sur « Bonheur d'occasion » et « Le Survenant » portent la signature de M. Bruno Lafleur et se retrouvent dans la *Revue Dominicaine* de décembre 1945 et de janvier 1948. Il aurait fallu les signaler en note.

Enfin, malgré des oublis regrettables, des imperfections et fautes de style, des jugements que la postérité pourra contredire, il faut reconnaître que ce Manuel est fort bien conduit, surtout pédagogiquement adapté au cours secondaire. Pour tous il demeure une source d'information unique en son genre. L'auteur devra compléter, améliorer dans les éditions subséquentes, tout en se résignant à ne pouvoir satisfaire tout le monde (N.D.L.R.).

L'évolutionnisme chez le Père Teilhard de Chardin

On raconte que les missionnaires du XVIII^e siècle s'inquiétaient de ce que les bouddhistes chinois, qui s'adonnaient à de longues et profondes méditations, leur posaient des questions fort embarrassantes auxquelles n'auraient pu répondre même un Duns Scot ou un Thomas d'Aquin, disaient-ils. Aussi demandaient-ils qu'on leur envoyât des docteurs capables de s'instruire profondément de la doctrine bouddhiste et d'apporter des réponses valables à leurs interlocuteurs.

Peut-être est-ce un semblable besoin de répondre au défi lancé par la science depuis le XVIII^e siècle qui assure le succès de toutes les théories du genre de celle du Père Teilhard de Chardin, théories ayant pour fonction principale d'intégrer la totalité de la science sous une même hypothèse « spiritualiste ». On sait qu'une pareille synthèse a déjà tenté des hommes tels qu'Alexis Carrel et le Comte du Noüy.

En un siècle de mythologie scientifique, il peut paraître assez naturel que l'on veuille tout résoudre par la science expérimentale, ou du moins faire comme si... car, en fait, qui peut être en mesure de juger de la véracité scientifique d'une hypothèse, sinon la petite poignée de savants qui « font » la science et qui en renouvellent les fondements tous les vingt ou cinquante ans. Mais de même que le XVIII^e siècle aimait se croire philosophe à peu de frais, le nôtre aime à se croire savant : après avoir choyé les théories sociales pseudo-philosophiques, on en est à choyer les théories philosophiques pseudo-scientifiques. Pourtant, il semble assez peu scientifique de prétendre que l'étude et l'observation des phénomènes puissent conduire à autre chose qu'à la connaissance relative de ces mêmes phénomènes, et ceux-ci étant en nombre indéfini, on pourra en faire le recensement durant des siècles sans en jamais venir à bout. D'autant moins que les conditions, non seulement physiques mais psychiques et spirituelles, de leur production varient considérablement d'une époque

L'ÉVOLUTIONNISME CHEZ LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN

à une autre et en un sens autrement profond que ne permet de l'imaginer la théorie de la relativité. La science expérimentale n'est pas près d'en finir avec la possibilité universelle ; il est même absolument impossible qu'elle en finisse jamais, étant donné le nombre de phénomènes qui n'entre pas dans son champ d'observation. Les écritures hindoues rapportent que le dieu créateur Brahmâ fit quatre pas, mais qu'un seul de ces pas représente la totalité de la création matérielle, les trois autres représentant des degrés de réalité inaccessibles à nos sens.

On ne peut que considérer avec un certain scepticisme les hypothèses qui prétendent nous offrir un schéma global de l'Univers à partir de présupposés scientifiques. Or la méthode du Père Teilhard de Chardin s'appuie exclusivement sur de tels présupposés aboutissant à une pure hypothèse, à savoir : l'évolutionnisme. C'est-à-dire qu'elle postule une belle lignée « évolutive » bien nette qui conduise l'énergie primitive du virus à l'animal raisonnable, lignée dont malheureusement il manque encore la majorité des chaînons intermédiaires.

Si l'on dégageait l'hypothèse du Père Teilhard de Chardin de la gangue des mots parfois bizarres dont elle s'enrobe, elle se résumerait à peu près à un « finalisme » somme toute assez naïf et, par voie de conséquence, à un anthropocentrisme qui eût étonné, sans doute, des hommes comme Nicolas de Cuse pour qui la terre avait cessé d'être le centre de l'Univers et l'homme son nombril. On dira que les conceptions cosmologiques de la Grèce antique et du Moyen Age étaient aussi anthropocentriques ; en effet, mais d'une toute autre façon. Pour la pensée grecque et médiévale l'anthropocentrisme correspondait beaucoup plus à une nécessité symbolique qu'à une hypothèse scientifique. Il en va exactement de même d'ailleurs en ce qui a trait à la « spatialisation » du monde par les anciens, que l'on oppose volontiers à notre conception « temporelle ». Cette « spatialisation » correspondait à l'application d'un symbolisme géométrique naturel à la perception humaine et auquel Platon attachait tellement d'importance qu'il en faisait toute la philosophie (« Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre »). On pourra

trouver Platon bien naïf si l'on s'imagine que le *Timée* est un projet de construction d'une mappemonde ou d'un globe terrestre ; mais, comprenant mieux la véritable portée symbolique de la cosmologie, on pourrait se demander justement si les modernes, en prétendant expliquer le monde par la durée et prenant celle-ci au pied de la lettre, ne sont pas d'une naïveté plus grande. Car, en fait, qu'est-ce que la durée ? Serait-ce le mouvement... et qu'est-ce alors que le mouvement ? On peut ainsi remonter jusqu'à l'énergie qui, d'après la science, serait le premier cran de l'affaire, sans avoir encore rien expliqué. On est donc en droit de se demander quelle peut être l'utilité réelle de pareilles hypothèses. On est aussi en droit de se demander si l'importance attachée à la science expérimentale dans le monde contemporain n'a pas pour but plus ou moins conscient de faire oublier à l'homme son ignorance fondamentale de la chose essentielle, c'est-à-dire soi-même. Que l'on se distraie en inventant des machines à voler vers la lune ou des théories complexes de psychologie expérimentale, c'est toujours le même échappatoire pour l'homme qui veut se décharger de lui-même.

Le Père Teilhard de Chardin, selon son aveu, cherchait un « substratum » à toute chose et qui puisse être la raison de toute chose. L'a-t-il trouvé ? On peut affirmer qu'il avait la conviction de le connaître avant même d'en entreprendre la recherche sur le plan scientifique. L'a-t-il trouvé sur ce plan ? Rien dans ses théories ne laisse voir qu'il en soit ressorti avec autre chose que ce qu'il y avait apporté : c'est-à-dire ses hypothèses et la certitude première qui l'avait poussé à entreprendre sa recherche.

A peu près à la même époque où le Père Teilhard de Chardin répandait discrètement en Europe ses théories, Shri Aurobindo, le philosophe de Pondichéry, exposait dans « *La Vie divine* »¹ une théorie évolutive de l'esprit qui s'inquiétait assez peu des découvertes de la paléontologie.

1. Publié en anglais en 1940. Plus récemment en traduction française chez Albin Michel (3 volumes dont le dernier est encore à paraître). Ce que nous disons ici ne rend pas compte de l'œuvre entière et ne concerne que la théorie évolutive qui y est exposée. Il en est d'ailleurs ainsi en ce qui concerne l'œuvre globale du Père Teilhard de Chardin.

L'ÉVOLUTIONNISME CHEZ LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN

S'appuyant sur l'expérience d'états supérieurs de conscience atteints par la pratique du yoga, il transposait la possibilité individuelle de réalisation de ces états en la nécessité de leur réalisation par toute l'humanité.

« Une Vie divine dans la manifestation n'est donc pas seulement possible comme noble aboutissement et comme rançon de notre vie actuelle dans l'ignorance : si les choses sont bien telles que nous les avons vues, cette Vie divine dans la manifestation est le résultat et la consommation inévitable de l'effort de la Nature en son évolution » (trad. Tome I, page 434).

Pour Aurobindo, comme pour le Père Teilhard de Chardin, l'Esprit est « involué » dans le monde matériel à travers lequel Il se réalise progressivement. Les principaux échelons de cette évolution sont la vie, le mental et le surpramental, ces états pouvant correspondre respectivement, d'une certaine façon, à la biosphère, l'hominisation et la noosphère du Père Teilhard de Chardin.

Le point d'arrivée ultime de cette évolution est la Sachchidânanda (Existence-Conscience-Béatitude absolue) qui pourrait bien être l'équivalent approximatif du point Omega (si l'on veut s'arrêter à de trop subtiles distinctions théologiques).

Le système d'Aurobindo a sur celui du Père Teilhard de Chardin l'avantage de se fonder sur une expérience « intérieure » qu'il prétend universaliser, tandis que l'évolutionnisme du Père Teilhard de Chardin se fonde sur des observations extérieures qui tendent à assujettir la vie spirituelle dont la plénitude doit être réalisable en n'importe quelle époque et par n'importe qui, puisqu'elle se situe par sa nature même en dehors du temps.

A y regarder d'un peu plus près, ces théories rappellent étrangement « La phénoménologie de l'Esprit » de Hegel qui postulait la réalisation de l'Esprit à travers l'histoire. Aussi ne faut-il point surprendre qu'elles se résolvent en des espoirs similaires. L'unification de l'humanité par l'abolition des classes, rêve du marxisme qui hérita de Hegel, devient dans un cas l'unification de la noosphère par la charité chrétienne

et dans l'autre l'universalisation de la Vie divine par la connaissance. Que la méthode soit de Hegel qui eut la malencontreuse idée de faire coïncider la réalisation de l'Esprit-conscient-de-soi avec le triomphe de l'impérialisme allemand, du Père Teilhard de Chardin qui voit l'Esprit se dégageant péniblement de la matière, ou de Shri Aurobindo qui appelle l'humanité à une Vie divine comme fin d'évolution, on en peut juger semblablement. Ce sont là trois théories matérialistes de l'Esprit, théories qui pourraient sans doute servir utilement de « figures symboliques » ; ils paraissent cependant d'une naïveté déconcertante si on veut les prendre à la lettre.

Kierkegaard dans ses « Miettes Philosophiques » disait de la méthode absolue, dont Hegel est l'inventeur, qu'elle est « une brillante tautologie qui est venue au secours de la superstition scientifique par maints signes et prodiges » (page 167, trad. Père Petit). Tel est bien le cas de tous ces châteaux d'érudition qui n'ont de l'intellectualité véritable que le mirage sensuel (au sens étymologique : i. e. n'ayant de rapport qu'aux perceptions des sens. Tel était déjà l'atomisme). Que toute une jeunesse, voire un jeune clergé à ce qu'on dit, se laisse éblouir par de pareils mirages, sous prétexte de science ou d'apologie, c'est là encore un des symptômes de cette mentalité moderne qui s'inquiète plus, malgré les allures sérieuses qu'elle se donne, des nouveautés de « l'esprit » que de la vérité.

Prétendre dresser la Jérusalem céleste avec les mêmes pierres qui servirent à la Jérusalem terrestre, c'est faire de l'éternité la somme du temps ou de l'immutabilité la somme du mouvement ¹.

Jean-Claude DUSSAULT

1. « *Libri, a P. Teilhard de Chardin, S. J., conscripti, retrahantur e bibliothecis Seminariorum et Institutorum religiosorum; venales ne habeantur a librariis catholicis, ne fiant translationes in alios sermones* ». S. C. du Saint-Office en date du 6 décembre 1957. Ce décret ne concerne pas les œuvres exclusivement scientifiques de cet auteur, mais seulement celles qui traitent de sujets philosophiques ou théologiques (N. D. L. R.).

Le Cambodge au tournant de l'histoire

*A propos d'un livre récent*¹

« La nation Khmère toute entière a exprimé clairement et nettement sa détermination d'acquérir coûte que coûte la réelle indépendance pour la Patrie.

« Mes contacts fréquents avec le peuple, avec la triste réalité de la vie dans les provinces visitées, tout comme un an de pouvoir personnel et de pleine responsabilité m'ont édifié sur la nécessité de réaliser avant toute autre chose, l'indépendance complète du pays. Cette indépendance se trouve être la base de tous les problèmes vitaux du Cambodge : insécurité, insuffisance du développement des ressources, économiques et financières, difficultés d'équipement du pays, démoralisation et esprit anarchique des Cadres de l'Administration Nationale.

« Les récents événements ont amplement démontré que la magie de l'indépendance peut réaliser des miracles chez les Cambodgiens : union, cessation complète des querelles ou animosité entre partis, entre certains clans plus ou moins politiques et le Trône, enthousiasme chez le menu peuple, chez les petits fonctionnaires qui acceptent de bon cœur les privations et supportent avec calme et courage les coups du sort, telle dévaluation récente de la piastre que ne mérite pas le Cambodge et surtout le peuple cambodgien qui « payent » pour les scandales causés par une poignée de « grands » et de trafiquants dont la plupart ne se trouvent pas au Cambodge...

« ... Les Cambodgiens désirent avant tout une indépendance que les anciennes colonies de la Grande-Bretagne, de la Hollande telles que la Birmanie, l'Indonésie, ont acquise après la deuxième guerre mondiale, ces pays ayant obtenu en même temps que nous l'indépendance *de facto* du Japon pendant la guerre.

« Ils préfèrent mourrir plutôt que de vivre toujours enchaînés par des restrictions à l'Indépendance qu'on leur a souvent reconnue formellement.

1. *Khmers*, de Raymond Bériault, les Editions Leméac, Montréal, 1958, p. 260.

« Nos alliés occidentaux ont tort de croire que les Indochinois puissent se méfier du communisme plus que des puissances que les communistes qualifient de capitalistes et d'impérialistes.

« Les communistes ont cet avantage sur nos alliés qu'ils peuvent encore prétendre qu'ils combattent pour la libération de l'Indochine et que les Indochinois ne connaissent pas encore des restrictions à leur souveraineté provenant des communistes...

« ... Je tiens à assurer hautement que tout ce que j'ai dit et écrit dans cette déclaration n'est que le reflet fidèle et scrupuleux de la pensée, du raisonnement, de la conviction de tout mon peuple, pensée, raisonnement, conviction qu'il m'est difficile de ne pas partager car ma propre expérience de roi et de chef de gouvernement acquise au cours de ces huit dernières années (depuis 1945) m'a convaincu définitivement que le Cambodge ne peut être sauvé que : s'il acquiert une indépendance comportant tous les attributs essentiels non mitigés de la souveraineté ; s'il est habilité, une fois ayant ces attributs en mains, à agir librement dans la recherche des alliances, des aides et assistances du côté des alliés occidentaux et des nations démocratiques appartenant au monde dit libre.

« Mon peuple, tous mes compatriotes de tous les milieux, de toutes les tendances, excepté une poignée de gens sans idéal élevé, m'ont confié la mission sacrée d'obtenir coûte que coûte l'indépendance complète pour la Patrie cambodgienne, sachant combien il est urgent pour nous d'obtenir cette indépendance avant qu'il ne soit trop tard pour le Cambodge d'être sauvé de la complète déliquescence...

« ... Mais je suis convaincu que le monde et la France amie sauront s'émouvoir de cette tragédie qui prend valeur de symbole, en ce sens qu'elle pose à l'univers la question suivante : Un petit peuple, si faible soit-il, a-t-il le droit à l'indépendance complète du moment que l'acquisition de cette indépendance ne saurait menacer aucun pays étranger ?

« Le monde a-t-il le droit de laisser tranquillement mourir un peuple au passé si prestigieux parce que ce peuple demande le droit d'avoir

LE CAMBODGE AU TOURNANT DE L'HISTOIRE

pour son présent et pour son avenir un statut politique qui soit digne de son passé ?

« Si le monde ou la France estiment que notre faiblesse comme notre petitesse ne nous donnent pas droit à la liberté complète, ils sont prévenus que nous sommes décidés à rechercher cette liberté même au prix de notre anéantissement total alors que, jusqu'au bout, nous aurons tout fait pour sauvegarder notre idéal de paix et de concorde internationale et notre attachement à la cause de l'amitié franco-khmère nouée sur une base de complète égalité en droits et en devoirs entre nos deux pays ».

Cette déclaration, ferme et digne, signée de Sa Majesté Norodom Sihanouk Varman, roi du Cambodge, reproduite par le *Cambodge* du 16 juin 1953, fut faite à Bangkok où le roi s'était expatrié pour réaliser l'indépendance de son pays. Elle illustre le drame intérieur d'un petit peuple dans sa volonté arrêtée de faire face par ses propres moyens au problème gigantesque du sous-développement qui le mine. Elle souligne la prise de conscience des valeurs incomparables léguées par l'Empire Khmer, et l'option décidée par tout l'Orient, d'une liberté de vivre, à la face des deux matérialismes dont il se sait l'enjeu intéressé : le soviétique et l'occidental.

Après avoir cité, « en guise de conclusion », le texte intégral de la déclaration royale, Raymond Bériault écrit les lignes ultimes qui livrent tout le sens de son magnifique ouvrage : « Le Cambodge joue actuellement sa destinée. Sa situation est précaire. A l'avant-poste physiquement des peuples libres du monde, il peut devenir la proie du titan communiste. On lui demande de part et d'autre d'assumer ses responsabilités. Il est mal préparé pour le faire. Son nationalisme outrancier peut se retourner contre lui et le livrer pieds et mains liés à l'anarchisme et en faire ultimement la proie de la domination rouge. Son sort est lié à la bonne foi et à l'assistance que peuvent lui apporter les peuples enivrés de domination politique et économique de l'Occident et trop souvent exploités de la faiblesse, de l'ignorance et de la détresse. Le petit Cam-

bodge, perdu dans le sud-est asiatique, a droit à toute la sympathie des esprits libres. Dans sa détresse, le Cambodge peut trouver un adoucissement dans le fait que l'avenir des peuples dits libres du monde occidental est aussi sombre que le sien. Son avenir c'est leur avenir à eux tous, à moins d'un revirement total et complet dans l'échelle des valeurs, à moins d'une reconnaissance concrète et pratique de la grandeur et de l'importance de l'esprit humain. Cette affirmation ne garantit certes pas l'avenir du Cambodge dans la liberté réelle ; elle permet toutefois d'en entrevoir la possibilité » (p. 256). Page qui rejoint, pour le conclure, l'élan donné par le premier chapitre : « ...Politiquement, économiquement, socialement, le royaume du Cambodge semble sur la bonne voie. La population cambodgienne plus précisément possède en elle-même une puissante source d'inspiration et d'action demeurée jusqu'ici inexploitée : son histoire, l'histoire de son antique civilisation, de son prestigieux passé, que lui a révélée la France par son Ecole française d'Extrême-Orient. Est-ce trop espérer que cette histoire prodigieuse constitue un levier suffisamment puissant et fort pour raviver l'âme cambodgienne et lui redonner un reflet de la puissance qui fit Angkor » (p. 44) !

Khmers, de Raymond Bériault, n'est pas un livre d'images, encore que de magnifiques photographies, prises par l'auteur lui-même, en viennent émailler la trame et fixer, pour une courte seconde, l'esprit chevauchant une préoccupation ardente et partout sous-jacente, celle du salut temporel et culturel des sous-développés. Ce n'est pas un reportage touristique ni un mémoire archéologique, bien que les « ruines archéologiques », au long d'un excellent chapitre, y tiennent une place indispensable, exactement proportionnée à celle que la civilisation khmère, dont elles restent témoins, a tenu et tient encore dans la formation de l'âme cambodgienne. « En face de ces ruines on éprouve une surprise admirative et un émerveillement exclamatif. L'émotion qui remue et la jouissance qui satisfait en sont exclues. Le Cambodge d'autrefois a pu nourrir un peuple artiste et industriel. La foi qui fait survivre était absente. Ces tombeaux devaient nécessairement ensevelir la race. Les

Cambodgiens ont changé, répète-t-on sur tous les tons. Une telle affirmation n'est pas fondée. Tels ils étaient, tels ils sont demeurés. La seule différence, c'est que leur génie naturel est épuisé parce qu'ils ne possède pas en eux la foi qui constitue la seule puissance de renouvellement et de perpétuité dans la création. Les anciens Khmers ont donné ce que cette race pouvait produire de mieux à l'humanité. Ils ne pouvaient pas donner davantage. Il reste cependant que leur art, dans ses manifestations, impuissant à égaler les grands arts de l'Occident, doit être rangé immédiatement après les plus grandes œuvres, dans l'échelle des créations de l'humanité » (p. 192). Ce n'est pas un livre d'histoire, exhaustif et froid, malgré l'étude approfondie du passé angkoréen et préangkoréen du peuple khmer, dont fait état le chapitre deuxième. Ce n'est pas un travail d'ethnologie ni d'anthropologie, quoique l'examen des influences mêlées qui ont fait le peuple khmer et la reconnaissance des sources tour à tour javanaises, hindoues et bouddhiques qui ont alimenté le *substratum* de ses mœurs et coutumes font l'objet des trente-six pages du chapitre troisième. Ce n'est pas un travail de recherche sur les conditions philosophiques ou religieuses du peuple khmer, ses conceptions du monde et de la destinée. Pourtant, au cours des quarante pages du chapitre quatrième, original et intéressant, sont lentement décelées, puis mises à jour et soulignées, les diverses et multiples couches de sédimentation qui forment l'inconscient collectif de l'âme cambodgienne. De l'hindouisme vishnouite et çivaïsant, au bouddhisme étroit du petit véhicule, les strates se superposent. La dernière en date, celle du Hinayana (Petit Véhicule), s'avère prépondérante. Il était du plus haut intérêt pour la compréhension du comportement cambodgien, de discerner cette influence incalculable exercée par le fond khmer de la race dans la ligne la plus pure et la plus négatrice aussi de la tradition bouddhique. « Religion bouddhique qui, prêchant la suppression de la douleur et du désir, fait naître dans le peuple un refus inconscient de développement, d'amélioration et de progrès » (pp. 87-88). Elle marque d'une empreinte indélébile, par ses quatre-vingt-dix mille bonzes, l'édu-

cation de l'enfance, au point de rendre compte de certains traits accusés, et non des moindres, du tempéramment cambodgien actuel. « Plus on observe la société cambodgienne, plus on se rend compte de l'influence que le bouddhisme a exercé et continue d'exercer sur le peuple cambodgien, pénétré jusqu'à la moelle des enseignements du Bouddha. Le Cambodgien est passif. Sans doute le climat, au cours des siècles, a-t-il pu contribuer à fixer son tempérament. Cette qualité ne serait-elle pas davantage l'effet de la doctrine qu'il professe, telle que comprise par son cerveau asiatique ? Le Cambodgien est indifférent. L'indifférence bouddhique a contribué pour beaucoup à créer chez lui cet état d'esprit. Le Cambodgien est oisif. Toute la population mâle passe par la pagode et la bonzerie. Rien d'étonnant à ce que l'habitude de l'effort réduit soit devenue chez lui une attitude normale devant le travail. Le sommeil de l'esprit suit de près l'engourdissement de l'énergie. Le Cambodgien n'a pas d'idéal. Le bouddhisme n'en a pas. Le Cambodgien n'a pas le sens civique, le sens de ses responsabilités. Pourquoi se préoccuperait-il davantage de la vie de la communauté, de la vie de l'Etat, quand, depuis des siècles, il est convaincu que sa vie personnelle, sous toutes ses formes, est douleur ? Pour résumer le tout en une formule lapidaire, le bouddhisme a exercé sur le peuple cambodgien une puissance d'inaction rarement rencontrée à un tel degré » (p. 154) ! « Sa doctrine repose sur le principe de l'acte irréversible : Personne ne peut faire à autrui ni bien ni mal. En partant de cette prémisse, il devient impossible d'avoir une autre morale que celle de l'égoïsme... » (p. 155). « Au Cambodge, en huit cents ans, le bouddhisme n'a rien produit. Il n'a même pas réussi à inculquer à ce peuple autrefois grand, fort et puissant, la volonté de durer, de se défendre, de se sauver » (p. 157). « Au Cambodge, les missionnaires sont présents depuis plus de cent ans. Leurs sacrifices sont restés sans fruit. A peine deux mille bouddhistes cambodgiens pratiquent actuellement la foi de Celui qui a donné sa vie pour que les hommes aient la voie, la vérité et la vie » (p. 158). « On ne vit pas un certain temps au milieu des bouddhistes cambodgiens sans éprouver une

LE CAMBODGE AU TOURNANT DE L'HISTOIRE

grande pitié pour leur pauvreté et pour leur nudité autant matérielle que spirituelle. La grande pitié du monde moderne c'est de rester insensible devant une telle dégénérescence... » (p. 158).

Le livre de Raymond Bériault n'est donc rien de tout cela. C'est une étude lucide et claire, qui se veut aisée et accessible, et l'est en effet, sur l'état du sous-développement du Cambodge moderne d'après-guerre, et les valeurs impérissables de civilisation et d'âme du peuple khmer qui puissent être considérées comme pierres d'attente assurées de constructions nouvelles, en continuité avec son glorieux passé. « L'enrichissement personnel passait ainsi au second plan. Je devais me rendre au Cambodge, vivre au milieu des Cambodgiens et, dans la mesure du possible, trouver les solutions indispensables à leur relèvement, à leur progrès, et à leur prospérité, dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture » (pp. 15-16). Une enquête, alors ? Bien sûr, puisque Raymond Bériault était envoyé par l'UNESCO au Cambodge pour y prendre la direction de la Mission d'Assistance technique de cet organisme, dont on connaît l'idéal, défini dans le préambule de la convention qui le constitue : « ...Idéal de dignité, d'égalité et de respect de la personne humaine... la dignité de l'homme exige la justice, la liberté et la paix... la paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité ». S'ouvrant sur ce rappel des droits inviolables de la personne humaine, quelle qu'en soit la race ou le niveau culturel, par l'évocation explicite de l'objectif principal de l'UNESCO (p. 15), le beau travail de Raymond Bériault livre ainsi, dès les premières lignes, l'esprit qui a présidé, sans défaillance, à sa composition, et la volonté qui en a décidé la publication. Enquête ? Mais oui. Et ces pages ont de l'enquête le style sobre et dépouillé, le caractère volontairement impersonnel de qui doit disparaître devant son objet. Enquête, oui, mais dont les solutions entrevues, proposées, ne sont jamais imposées, mais simplement suggérées. On a su mesurer la complexité des problèmes, et ce dédale inhérent aux labyrinthes orientaux. Mais la complexité, largement dominée, ne rend jamais timide la hauteur de

vues ni ne fausse les jugements de valeur à porter. Elle incline à la confiance, là où d'autres affirment de façon péremptoire et se permettent de juger sans appel.

Une qualité de sympathie, j'allais dire de communion humaine, s'unit à l'objectivité qu'on sent étrangement loyale, et n'est pas sans mérite, mais reste toujours cordiale. Il se dégage partout de ce livre, dont l'écriture arrive sans heurts à se faire conquérante et atteint aisément, sans fausse honte, les plus hauts sommets, un témoignage très simplement donné, de foi chrétienne. Les très belles pages de conclusion, sises au niveau de la plus authentique philosophie sociale, celle de l'Eglise, rejoignent les remarques pertinentes de l'analyse très digne du chapitre sixième sur la présence de la France et les résultats mêlés de l'effort français au pays khmer. Sévères et graves, mais justes, elles regrettent que le beau visage de France, reflet des plus pures et nobles productions de la civilisation chrétienne deux fois millénaire n'ait pu s'ériger en témoin de l'amour au Cambodge, pour l'âme éteinte et repliée sur soi du bouddhiste cambodgien. Malgré les efforts désintéressés des Chasse-loup Laubert et des Pavie, et de nombreux missionnaires ; malgré « l'effort gigantesque, héroïque, dans des conditions souvent extrêmement pénibles, qui constitue un véritable hommage de noblesse humaine » (p. 222) entrepris par les directeurs et conservateurs anonymes de l'Ecole française d'Extrême-Orient, le message français fut partiellement enfoui par la faute de résidents au petit-pied, sali et grotesquement déformé par leur politique malpropre, à courte vue, d'assimilation résolument « laïque ». Obligé de constater cette trahison partielle de la mission de France, Raymond Bériault a su trouver, hors des grands dadas d'un trop facile anticolonialisme, plus intéressé que la thèse combattue et sans doute moins défendable encore, des accents qui le rapprochent de Saint-Exupéry et que nul français ne saurait méconnaître : « Quand la France souffre à cause de leurs défaillances, ils sont solidaires. Vaincus, ils s'accrochent comme des parasites. Ils interdisent à la France de répandre et de grandir sa civilisation orientée vers l'épanouissement de l'homme. Ils interdisent à la

France d'être « le Noël du monde » ; ils s'efforcent par leurs agissements d'empêcher la France de le devenir. Ces faux Français n'admettront pas ma critique de leur œuvre. Ils la jugeront même intempestive. C'est leur droit. Je ne le leur refuserai pas. Je ne puis davantage refuser de souligner leur responsabilité dans la défaite relative de la France au Cambodge. Malheureusement, ils sont la France pour les Cambodgiens ; ils sont la France pour les Français ; ils sont la France pour l'étranger. Tout comme un Pavie, un Paul Beau sont la France. L'unique tristesse, c'est que les premiers se sont emparé du Cambodge et y ont régné en maîtres. Au Cambodge, ils ont trouvé un terrain propice à leurs activités. Dans l'Annam, au Tonkin, en Cochinchine, les vieux lettrés qui s'adonnaient à la vieille sagesse confucéenne ont réagi. Ils ont reconnu l'universalisme français et ils l'ont réclamé. Au Cambodge, les bonzes ne pouvaient pas faire la même découverte. Les administrateurs épris de domination en ont profité pour établir et entretenir leur emprise avec ténacité, avec jalousie. Malgré leur appartenance à la France, il importe, par vérité et par justice, de les dissocier de leur patrie, pour leur faire porter seuls le fardeau de leur erreur, de leur égoïsme, de leur péché, de leur crime. La France a trop mérité du monde pour être accablée d'un jugement sévère quand celui-ci doit s'adresser à un groupe d'hommes que l'on retrouve dans tous les pays de l'Occident et dont l'unique souci est de détruire, à leur profit, la civilisation « qui a choisi l'homme pour clef de voûte » (p. 230). Hélas ! ce qui est vrai du Cambodge, est vrai d'autres pays en d'autres zones d'influence française, sans qu'il soit possible, ici de mettre des noms autour desquels commerçants, nationalistes, marxistes et nobles cœurs continuent de se battre !

Et donc, enquête. Mais la Mission Bériault enquêtait au Cambodge en des temps particulièrement difficiles : au plus fort de la guerre d'Indochine. L'enquête se termina en 1954. En la prenant pour objet de son livre, quatre ans après, Raymond Bériault avoue donc un dépassement de l'enquête. Dépassement qui donne un nouveau prix à l'enquête. Les perspectives sont dégagées, les plans distingués, les composantes fondues,

les valeurs soulignées, les déficiences signalées, les principes de solution et les possibilités d'avenir nettement isolées. Des jugements d'ensemble sont devenus possibles, et font du livre un grand livre, un excellent type des études de base, sérieuses, impartiales, précises, capables de jeter la plus vive clarté sur l'état du sous-développement actuel d'un peuple. On note les attaches avec les lointaines civilisations qui en ont fait l'âme, les conjonctures qui en ont trempé le caractère. On discerne les traits de tempérament qui en marquent les faiblesses et les points d'insertion possibles pour un redressement sans hiatus avec un passé ancestral riche de promesses dont on a su comprendre celles qui ne furent pas tenues pour s'efforcer, dans une volonté de dépassement par lui-même de tout un peuple, de les réaliser.

Si l'on ajoute l'impeccable présentation des Editions Leméac, à Montréal, et la typographie remarquable des presses DesMarais, il faut reconnaître dans *Khmers* de Raymond Bériault, un ouvrage d'une rare réussite, un de ces livres nécessaires à l'éveil de la conscience occidentale au sens des angoissants problèmes posés par les peuples sous-développés. Tout en donnant aux éditions canadiennes du Livre, l'un de ses plus beaux spécimens, il secoue vigoureusement le privilège assoupi, inattentif à la misère sans nom du milliard six cents millions de ses frères les hommes, et apporte à l'homme désireux d'ouvrer de ses propres mains, plus que des indices, la direction de l'action à entreprendre. Quel dommage qu'il n'y ait point, pour d'autres nations que l'attachant Cambodge, d'autres Missions Bériault.

Si, en effet, « le propre de la conscience est d'affronter », la hardiesse de pensée et d'action doit remplacer la peur qui pourrit ; l'optimisme sain qui n'ignore pas les difficultés et les problèmes doit se substituer à un faux réalisme verbeux concrétisé par la violence, la ruse et la domination. Il ne s'agit pas d'organiser de toutes pièces une nouvelle société. Tout simplement il faut reconnaître la dignité de l'être humain et accepter modestement que cette dignité exige, non pas une éducation technique et scientifique, mais une rééducation spirituelle, un renouveau de l'esprit.

LE CAMBODGE AU TOURNANT DE L'HISTOIRE

D'aucuns pourront nous accuser d'idéalisme et de dépasser le problème et l'avenir du Cambodge en le liant à un renouveau de personnalisme chrétien dans l'Occident. Ils auraient probablement préféré, sous prétexte de réalisme, une affirmation de salut du Cambodge moyennant cinq mille avions, dix mille chars, cinquante mille mitrailleuses, cinq cent mille hommes et cinq milliards de dollars en aide économique et technique. Pour les esprits scientifiques et matérialistes, le nombre seul compte ; la matière seule est réelle. Le personnalisme qui affirme la non-valeur d'être du matériel tout en précisant sa valeur de symbole permettant l'expression de l'esprit ne serait-il pas aussi réaliste, sinon plus ? La pensée supprimée, que devient le matérialisme scientifique, dans son expansion économique, technique, culturelle, sociale et publique ? Pourquoi alors taxer d'exagération et d'irréalisme le personnaliste plus que le matérialiste ? La matière est réelle ; l'esprit est réel. Le personnaliste croit tout simplement dans la primauté de l'esprit. Il croit au salut permanent du monde dans et par l'esprit. Après les faillites du matérialisme, pourquoi refuserait-on de croire à l'esprit ? (p. 256).

Benoît PRUCHE, O. P.

Ottawa, Collège Dominicain.

Le sens des faits

Les prédicateurs et le centenaire des apparitions de Lourdes

Le 2 juillet 1957, en la fête de la Visitation de la bienheureuse Vierge Marie, Sa Sainteté le Pape Pie XII, dans une lettre-encyclique écrite à l'occasion du centenaire des apparitions de la Vierge Immaculée à Lourdes, s'adressait de façon spéciale aux prêtres du monde entier dans les termes suivants :

« A une société qui, dans sa vie publique, conteste souvent les droits suprêmes de Dieu, qui voudrait gagner l'univers au prix de son âme (Marc, VIII, 36), et courrait ainsi à sa perte, la Vierge maternelle a lancé comme un cri d'alarme.

« Attentifs à son appel, que les prêtres osent prêcher à tous sans crainte les grandes vérités du salut. Il n'est de renouveau durable, en effet, que fondé sur les principes infrangibles de la foi, et il appartient aux prêtres de former la conscience du peuple chrétien.

« De même que l'Immaculée, compatissante à nos misères, mais clairvoyante sur nos vrais besoins, vient aux hommes pour leur rappeler les démarches essentielles et austères de la conversion religieuse, les ministres de la parole de Dieu doivent, avec une surnaturelle assurance, tracer aux âmes la route étroite qui mène à la vie (Matth., VII, 4).

« Ils le feront sans oublier de quel esprit de douceur et de patience ils se réclament (Luc, IX, 55), mais sans rien voiler des exigences évangéliques. A l'école de Marie, ils apprendront à ne vivre que pour donner le Christ au monde, mais, s'il le faut aussi, à attendre avec foi l'heure de Jésus et à demeurer au pied de la croix ».

Que les prêtres osent prêcher à tous sans crainte les grandes vérités du salut... avec douceur et patience, mais sans rien voiler des exigences évangéliques... Consigne pontificale très nette et très claire ! C'est justement pour aider les prêtres à la suivre que notre Ecole de Pastorale et de Prédication organisait cette année encore du 20 au 23 janvier dernier à la Maison Montmorency de Saint-Louis-de-Courville une session d'étude sur le thème suivant : le rôle de la prédication dans le renouveau chrétien de la société, à l'occasion du centenaire des apparitions de Lourdes. Avaient été invités à cette session « tous les prédicateurs de retraites et les prêtres du ministère paroissial ». Soixante-dix environ s'y inscrivirent, et pas seulement des Dominicains ! Il en vint de toute robe, de toute couleur et de plusieurs diocèses : 24 prêtres séculiers, 10 Rédemptoristes, 20 Dominicains, 5 Capucins, 2 Pères du Saint-Sacrement, 1 Franciscain,

LE SENS DES FAITS

1 Fils de la Charité, 1 Montfortain, 1 Oblat de Marie Immaculée, 1 Missionnaire du Sacré-Cœur, 1 Trinitaire, 1 Jésuite.

Pendant trois jours, sous l'habile direction du R. Père Gilles-M. Bélanger, O. P., dans une atmosphère toute imprégnée d'une charité fraternelle qui faisait à la fois accepter et graduellement disparaître les « différences » qui pouvaient exister ici, ces prêtres firent un effort marqué pour se rendre compte ensemble de la nature exacte du renouveau chrétien nécessaire à notre milieu canadien-français actuel, du rôle souverain qui revient à la prédication dans un renouveau de ce genre, enfin de la possibilité d'exploiter méthodiquement la lettre précitée afin d'en arriver pendant l'année du centenaire de Lourdes à la prédication voulue par le Saint-Père pour opérer ce renouveau chrétien de notre société. A la fin de la session, les participants devaient repartir munis d'une vingtaine de documents photocopiés ; plans de retraites paroissiales, de retraite fermée, de retraite religieuse, de retraite sacerdotale, de retraite aux jeunes ; plans d'instructions dominicales pour une année complète du cycle liturgique, de l'Avent à l'Avent ; enfin, plans de sermons pour prédications occasionnelles : Heures Saintes, Heures Mariales, Triduums, Mois du T. S. Rosaire, etc., un véritable arsenal quoi ! capable de soutenir le prédicateur pendant toute une année en n'importe quelle circonstance et pour n'importe quelle occasion, à même le message de Lourdes si magnifiquement rappelé par le grand Pape Pie XII. Son Excellence Mgr N.-A. Labrie dans une causerie substantielle et fort bien conduite, souligna « la signification pour les prédicateurs de la Lettre de Sa Sainteté Pie XII sur le Centenaire des Apparitions de Lourdes ». M. Claude Ryan, se basant sur des faits et des réactions dûment observés, pouvait poser et résoudre ce problème : « le visage chrétien de notre milieu est-il authentique ? » Le R. Père Adrien Gauvreau, O. F. M. C., fort judicieusement exposa les éléments « d'un renouveau chrétien de notre milieu ». Le R. Père Thomas-M. Landry, O. P. esquissa un beau tableau « du rôle des prédicateurs dans le renouveau chrétien de notre monde, selon la pensée de Sa Sainteté Pie XII. Le R. Père Rosaire Blackburn, C. S. S. R. développa « le message précis que les prédicateurs doivent transmettre aux fidèles ». Le R. Père Raymond Hébert, O. P. répondit à cette question : « Quelle grâce spéciale le Pape attend-il de la célébration du centenaire de Lourdes ? » Ajoutez à cela la valeur remarquable des communications présentées, les « à-côtés » si intéressants, tels ce charmant pèlerinage du R. Père Vincent Charbonneau, O. P. aux principaux sanctuaires mariaux de France raconté avec verve et appuyé de magnifiques « vues » en couleur, ou encore ce Petit Monde de Don Camillo, film qui détend

et enchante toujours, ou enfin, les propos si riches et si enrichissants de notre architecte Charles Michaud, jeune encore mais chaque jour de plus en plus célèbre, sur l'art chrétien chez les Canadiens français, et vous aurez une idée au moins de l'ambiance spirituelle dans laquelle cette session d'études nous a plongés.

Les participants, nous a-t-on aimablement assuré, ont quitté la Maison Montmorency toujours si accueillante, un peu fatigués, mais contents et heureux. Notre Ecole de Pastorale et de Prédication se réjouit d'avoir été en mesure de rendre service en pareille occurrence. Elle se propose bien de recommencer chaque fois qu'on lui en fournira l'occasion et les moyens, car elle n'a pas d'autre raison d'être et ne se connaît pas d'autre mission que celle de vouloir aider les confrères prêtres dans l'accomplissement de leurs nombreuses charges pastorales et, en particulier, dans l'exercice du si difficile ministère de la « sainte prédication »¹.

Thomas-M. LANDRY, O. P.

Un institut thomiste à Kyôto

Bien oui ! les temps ont changé : c'est l'éternel refrain des générations. Faut-il s'en plaindre ? Pas du point de vue de l'idéal missionnaire en tout cas. Autrefois les Francs partaient à la conversion des Saxons avec leurs lances et leurs haches ; les missionnaires d'aujourd'hui partent pour l'Orient avec leur cœur et l'espoir de recevoir de ceux-là mêmes qu'ils vont rencontrer une leçon d'humanisme.

Ainsi, quand un prêtre canadien part pour le Japon, il s'en va à la rencontre d'une autre culture et « son plan d'action ne consiste pas dans une compétition, encore moins dans une offensive, opposant sur le plan académique pensée catholique et pensée orientale, mais il consiste précisément dans une infiltration compréhensive et sympathique » ; il essaie à faire « pénétrer la pensée catholique à l'intérieur même de la pensée orientale pour la purifier et la perfectionner ».

Et même plus ! La civilisation occidentale est arrivée en plusieurs domaines à un point de saturation tel qu'elle peut se demander si au lieu de convertir les autres à son mode de vie et de pensée, elle ne devrait pas plutôt se convertir au leur. C'est tellement cela que déjà du point de vue de la démarche des consciences, les techniques du yoga par exemple, et des rythmes de vie, les sagesses orientales recrutent parmi les Occidentaux et jusqu'en Amérique du Nord de nombreux adeptes.

1. On peut se procurer le rapport complet de cette Session de Prédication en s'adressant au R. Père Gilles-M. Bélanger, O. P., 175^e ouest, Grande-Allée, Québec-6, P. Q.

LE SENS DES FAITS

Dès lors, la présence chrétienne dans les milieux orientaux s'avère d'une importance majeure. D'abord à cause des problèmes de civilisation qui se posent ici et là. Mais surtout à cause de la qualité du message qu'elle propose. Le Christ, ses idées, l'espérance qui est attachée à tout ce qu'il a dit et fait, peut orienter l'Orient vers une forme de vie supérieure à tout ce qui s'est vu à date. Nous-mêmes, nous en profiterons. L'aristotélisme a déjà contribué à créer toute une philosophie chrétienne de la vie. Pourquoi le shintoïsme, le bouddhisme, la confucianisme n'en feraient-ils pas autant ?

Parmi les nombreuses réalisations de l'apostolat chrétien au Japon jusque dans ces dernières décades, il y a eu le travail difficile et caché des contacts personnels, les sondages individuels, les institutions locales. Surtout qu'avant la dernière guerre la tâche fut loin d'être facile pour les raisons que l'on devine. Forcément les premières initiatives missionnaires furent régionales, toujours très délicates à consolider. On ne peut à cet égard qu'admirer ceux des nôtres qui ont travaillé dans une solitude parfois très douloureuse.

Mais la vie change. Au Japon comme ici. Les missionnaires doivent s'adapter, prévoir, eux aussi, faire du neuf. C'est ainsi que fut fondé à Kyôto, il y a plus de dix ans, l'Institut Saint-Thomas. De l'avis de tous ceux qui s'occupent de l'histoire comparée des cultures et des religions, il s'agit là d'une des fondations importantes de ces derniers temps : « œuvre missionnaire de première classe », a-t-on dit ; « véritable œuvre d'Eglise ». Le Cardinal Pizzardo va jusqu'à écrire au Père Pouliot, O. P. fondateur de l'œuvre, que l'« Institut est providentiel ».

L'Institut Saint-Thomas de Kyôto a pour but de chercher à la lumière du thomisme et de tout ce qu'il représente en histoire de la pensée humaine, « le point d'insertion », les liaisons possibles, entre la pensée orientale et la pensée catholique. Le travail est déjà commencé, et par le bon bout : il y a échange, comparaison des textes, traductions en japonais, rencontres, etc.

Voilà ce qu'on appelle poser un acte de foi dans la culture chrétienne. Le Canada en recueille l'honneur mais on ne peut louer assez ce brave peuple japonais d'avoir vu à un moment difficile de son évolution l'importance d'une philosophie objective, scientifique, et « adulte » comme on dit en Occident.

Enfin ! si on accepte que pour le Japon en évolution une confrontation du thomisme et du shintoïsme soit un signe de progrès, qu'est-ce qu'on devrait conclure en face des nôtres qui condamnent sans appel les philosophies chrétiennes pour se lancer dans l'aventure pure et connaître

enfin, comme ils disent, la liberté de penser par eux-mêmes ? Voilà une question que l'on peut se poser, même au Canada. Appartiendra-t-il au Japon d'y répondre un jour en notre nom ? C'est possible.

Benoît LACROIX, O. P.

Madame Butterfly

Qu'est-ce donc le sens de ces mots : atteindre à l'universalité, élever un thème sur le plan universel ?

C'est par l'unité et l'intensité de son acte intérieur, le dégager du temps et du lieu. L'autre soir, le 11 février, au deuxième acte de *Madame Butterfly* de Puccini, il ne restait plus qu'une seule valeur en jeu : l'âme qui soupire pour la présence de son bien-aimé.

*Bergers du mont sonore
Qui gagnez en chantant la bergerie
Si celui que j'adore vague par la prairie
Dites-lui ma douleur, mon agonie.*

On rejoint saint Jean de la Croix, ou le Cantique des Cantiques, ou les Psaumes de David, ou même Jésus à l'agonie priant son Père.

Puis vint la joie de l'âme à l'approche de l'aimé, la joie semant des fleurs. Le jour tomba. Alors il y eut une berceuse de bonheur pour endormir un enfant. Ne réveillez pas mon bien-aimé avant qu'il ne le désire. Ici l'orchestre s'est fait oublier. Il ne restait plus que la musique.

En face de ces sommets, une conclusion est illustrée et assurée : le régionalisme est un point de départ nécessaire, mais ce n'est qu'un point de départ. Je vois au mur une paire de raquettes et une peau de castor, je puis me situer et prendre pied (non pas sur le mur) mais en un coin du monde. Très bien. Mais où allons-nous à partir de là ? A ce moment l'art commence. Au premier acte du dit opéra, Animus (l'esprit qui fait le renseigné) était heureux dès les premières scènes de se dire : c'est bien le Japon : je reconnais les cerisiers en fleurs, les ponts qui font des croissants de lune, je retrouve les vagues ondulantes des kimonos, le jeu des parasols, la civilité de ces gens qui se déchaussent avant de franchir un seuil, etc.

Puis la psychologie humaine entre en jeu, l'amant et l'aimé sont séparés, l'épouse fidèle attend le retour de l'aimé et si elle commence à dire sa nostalgie sur le ton de l'authenticité, l'espace et le temps sont éliminés. Ce n'est plus le Japon qui parle ou plutôt qui chante mais c'est

LE SENS DES FAITS

l'âme humaine, toute âme humaine implorant la possibilité d'un dialogue avec son Amant.

Radio-Canada, le soir du 11 février a donc présenté un opéra parfait et, pour toute notre jeunesse créatrice, une inépuisable leçon de choses.

Arcade-M. MONETTE, O. P.

Quand Robert Bresson nous parle

Robert Bresson ne doit pas aimer les gens bavards. Son œuvre cinématographique est avant tout un appel au silence, à la réflexion ; il produit peu de films et chacun d'eux est attendu par le vrai public de cinéma comme un message précieux, une voix humaine discrète et profonde. Cette attitude ne facilite pas la tâche de Bresson : l'attente du public et son propre passé l'acculent presque à l'obligation du chef-d'œuvre. Avouons que ce n'est pas de tout repos.

Son dernier film, *Un condamné à mort s'est échappé*, est tiré d'un récit authentique d'André Devigny. Il décrit très minutieusement l'aventure matérielle d'un jeune homme qui s'échappe d'une prison allemande en 1945. C'est presque un fait divers. Mais cet aspect physique de l'aventure n'est qu'un canevas, un point de départ pour la présentation d'une lutte humaine, d'une victoire réelle de l'homme contre la matière et d'une victoire plus réelle encore de l'homme contre lui-même. Les descentes d'escaliers, les cordes tressées avec le fond d'un grabat, les interrogatoires, les soupçons, les cuillères transformées en couteaux, les lanternes devenues crampons soutiennent une analyse de l'héroïsme sans fard, nouvelle, décevante pour les passionnés de héros américains.

Bresson a suivi le même procédé que pour *Le journal d'un curé de campagne* : la voix du narrateur raconte l'histoire à laquelle l'image donne vie. Pour nous faire réaliser l'itinéraire psychologique du lieutenant Fontaine, Bresson devait rendre présent l'écoulement du temps, plusieurs mois de tension intérieure. Il y est arrivé par le procédé de répétition, ayant soin toutefois de donner aux mêmes images des significations légèrement différentes ou de présenter des situations identiques par des images différentes. Parfois c'est le son qui fixe la dimension du temps et devient l'élément principal ; on l'amplifie, il prévient l'image, prolonge les moments d'angoisse, compromet les moments de répit, rend possible les coups d'audace. Malgré cette perfection de maniement technique (d'une technique au service de l'esprit) certaines scènes semblent longues. Bresson l'a-t-il voulu ainsi ? On peut en douter. Mais comment faire sentir l'écoulement sans la longueur ?

Nous parlions de psychologie du héros. Elle est présentée par jeux d'oppositions, de contrastes. Il n'est jamais question de passion de la liberté ; l'atmosphère étouffante de la prison rend la chose trop évidente. Pas question non plus d'action exaltante ; la manœuvre est trop longue, l'exaltation s'émousserait. C'est plutôt la volonté de tenir, le défi patient et soutenu aux forces brutales, l'affirmation d'une supériorité : l'esprit créateur de l'*homo faber* qui domine l'esprit mécanisé, figuré à plusieurs reprises par un casque, le bout d'une mitrailleuse, une paire de bottes. La plupart du temps Fontaine est photographié de face ; les yeux réfléchissent l'esprit. La figure des geôliers disparaît, perd toute signification. La condamnation à mort vient d'une voix absente : sur l'écran des mains distraites tournent des pages mortes.

On ne peut pas dire que la personnalité du héros s'éclaircit à mesure que le film se déroule ; au contraire elle se brouille de traits parfois contradictoires. Au début Fontaine cherche à s'évader de l'auto allemande par un instinct irréfléchi de liberté ; ensuite il prépare méticuleusement son évasion en la qualifiant de « reconnaissance militaire » ; plus tard il soutiendra son courage chancelant par des citations de la Bible écrites clandestinement par le pasteur ; on le verra risquer la mort en ne remettant au geôlier un crayon devenu inutile, « pour ne pas céder » affirme-t-il dominé par un orgueil inconscient. Enfin, au moment du départ, il songera sérieusement à tuer son camarade qui pourrait gêner sa fuite. Est-ce la situation particulière de la prison qui rend l'homme si bouleversé ou n'est-ce pas plutôt le fait d'une nature instable ? C'est un problème que le film pose sans en donner de solution précise.

Fontaine n'est pas un héros solitaire. Tous ses compagnons d'infortune participent à son entreprise. Il sait qu'il doit sa réussite à l'échec de son copain Orsini ; il sait aussi que la salve lui annonce la mort d'Orsini et que sa vie dépend de cette mort. Il est convaincu qu'après ce monde tout n'est pas fini et que la prière est une force réelle, mais qu'il est trop facile d'en user quand ça va mal. L'homme doit se débrouiller et ne pas trop attendre du ciel. Cette psychologie complexe, se dévoilant dans une cellule, un escalier, une cour fermée, me semble l'élément le plus original du film. Faire de ce film un *suspense* serait fausser la perspective ; le titre n'est pas équivoque et nous savons dès le début que Fontaine sera sauvé. Le centre d'intérêt est à l'intérieur de la conscience du héros.

Dépouillement. Ce mot résume toute la technique de Bresson. Jamais de concessions au goût raffiné ; jamais d'abus d'un son bien trouvé ; résistance quasi angélique à la tentation de l'image inoubliable,

LE SENS DES FAITS

du dialogue profond. L'éclairage est savant au point de paraître conventionnel, l'enchaînement des séquences passe inaperçu. Les comédiens sont des amateurs inconnus qui, s'ils deviennent vedettes, ne joueront plus pour Bresson.

Une dernière remarque ; la plus importante, On ne peut pas retenir le film de Bresson ; il est fluide, insaisissable. A proprement parler on ne peut non plus l'analyser : il est indivisible. L'intelligence n'en tire aucune notion claire, même après l'avoir vu deux fois ; son effort ne ramène que des images pêle-mêle, des sentiments confus, parfois contradictoires. C'est dire que le film dont le déroulement est motivé en grande partie par le subconscient du héros atteint le subconscient du spectateur et laisse le critique insatisfait des mots qu'il a aligné pour cerner l'inaccessible.

Enfin le film force au silence : Bresson a donc gagné la partie.

Gilles MARSOLAIS

Brenda Bury : portraitiste étincelante

Avec deux longs pinceaux de vingt-quatre pouces à la main, la jeune artiste peut prendre en perspective, sur son canevas, les détails de son sujet vivant, qui reste immobile pendant les coups de griffe sur la toile. Le célèbre peintre américain Whistler avait utilisé cette même paire de pinceaux, qui ont fini par tomber, avec leurs traditions, dans les mains charmantes de Brenda Bury, portraitiste étincelante.

Cette jeune artiste de vingt-cinq ans, qui a conquis ses diplômes de haute main à la Slade School de l'Université de Reading en Angleterre, où elle a déjà fait de brillantes peintures, nous vient au Canada qu'elle aime, du lointain Yorkshire aux légendes antiques et aux paysages nostalgiques. Le hasard l'avait amenée à passer des vacances à Terre-Neuve, où elle en connut le Gouverneur Général. De là il n'y avait qu'un saut à faire jusqu'à Ottawa, où le premier ministre John Diefenbaker l'avait invitée à faire son portrait. Ce fut le grand succès dès le début ; et la presse, jusqu'au *Time Magazine*, n'a pas manqué d'entamer les louanges de la jeune artiste qui, pour son coup d'essai au Canada, avait réussi un coup de maître.

Dès lors, les travaux s'ajoutaient aux travaux : Mgr le Recteur de l'Université de Montréal, la R. Mère Saint-Thomas-d'Aquin d'Ottawa, des dames du monde, des personnages connus, des têtes d'enfants et des groupes de famille, tous ces tableaux viennent enrichir les réalisations de Brenda Bury et former petit à petit une vraie galerie canadienne.

Disons même que pour se faire la main, notre jeune artiste a pris sur le vif avec des crayons des réunions tumultueuses des élections municipales de la métropole l'automne dernier, avec un réalisme surprenant.

Les idées artistiques de Brenda Bury sont aussi nettes que sa peinture. Les couleurs sont vivantes, modernes, saisissantes et font ressortir les détails qui ont frappé son regard pénétrant. Si elle aime en général les fonds un peu plus sombres, c'est pour faire mieux ressortir les couleurs charnues, objectives, bien détachées de sa prise de conscience de son sujet. Chose curieuse même, ses peintures donnent une impression lointaine de Greco, avec ses figures allongées, son coloris voyant, ses nuances fines et son sens d'une réalité profonde, celle de l'âme et de son inquiétude ou de sa tranquillité, qu'elle saisit naturellement par les yeux, sans poser de questions ; tant il est vrai que les yeux expriment ou comprennent le cœur de la personne.

La mode en Angleterre, comme ailleurs en Europe occidentale et même en Amérique, est pour les portraits, pour la fixation vivante des traits d'une personne aimée, d'un personnage célèbre, dans un style qui révèle notre époque tourmentée et pourtant si bien composée. Aussi cette mode commence aussi à prendre au Canada, qui a déjà sa place dans la vie internationale de la politique, de la science et des arts.

C'est donc dire que la présence de Brenda Bury parmi nous excite l'émulation des artistes, encourage les amis de l'art à s'affirmer, et procurer enfin à ceux-ci l'occasion de livrer un court moment de leur vie à l'amitié réceptive de la toile immortelle.

Nina GREENWOOD

A la limite des choses ¹

*A la limite des choses
dans le rayonnement premier de leur beauté
affleure le mystère.*

Ces premiers vers du beau recueil de poèmes que vient de livrer au public Marie Saint-Jacques Guimont en disent le titre et l'intention. *A la limite des choses* est le titre de ce recueil de 48 poèmes pétris, taillés et ciselés, œuvrés et créés avec finesse. L'intention est de créer des mots et les faire éclater pour proliférer les images et faire saisir le mystère des choses. A cette fin, *quel marteau brisera tous les mots verrouillés ?* Marie Saint-Jacques Guimont semble avoir choisi le feu, cette flamme inapaisée qui creuse l'ossature des choses. Cette suprématie du feu se

1. MARIE SAINT-JACQUES GUIMONT, Editions Beauchemin, Montréal, 1957. 21 cm. 90 pages.

LE SENS DES FAITS

retrouve en plusieurs poèmes. Ce feu dont le stigmate est au cœur des hommes et qui se ménage des pans d'invisibilité. C'est derrière eux que nous cachons notre identité. Il n'est pas si facile d'accepter d'être tel qu'on nous voit, notre rire à nous, notre propre grimace. Nous sommes comme la terre qui, bien que brûlée de l'intérieur, ne se dévêtit jamais des glaces de l'Arctique. C'est le scandale du masque, scandale contemporain.

Un poème, c'est un peu comme une huître : extérieurement il est rêche et dur à ouvrir. Mais pour peu qu'on en fasse éclater l'écaille, on trouve à l'intérieur quelque chose de nourrissant. Et parfois aussi une perle : le givre, c'est un mystère de signes qu'ont mis, sur la vitre, le vent et la parenthèse de la nuit ; l'hérédité, c'est le rendez-vous des portraits de la chambre, sur cette face aux cheveux vivants ; l'enfant, pour la mère, c'est cet être de recommencement de moi détaché. Mais il n'y a pas des perles dans toute huître. Les poèmes de Marie Saint-Jacques Guimont n'ont pas tous la même valeur. Quelques-uns sont difficilement pénétrables. Il se trouve des phrases figées dans un durcissement total, sans issue. Heureusement, beaucoup de phrases sont suggestives, porteuses de visions et de parfums. Pour s'en convaincre, voici *Le Mur*.

*Le mur est épais et haut
matériau de silence et d'années
maçonné de temps
fortifié d'oubli
couronné de ronces
des étoffes accrochées au mur ont la contexture des fumées
tous les portraits sont effacés
robes surannées dans les placards
et sous des toiles d'araignées
d'araignées vieilles de mille années
sont de pâles choses oubliées,
toutes les icones sont tombées
et les dieux lares, décaités.*

Antonin-M. PLOURDE, O. P.

Note unique sur deux poèmes

*Qui pourra extraire l'oiseau
qui nous effraie
tous les soirs
clignotant des yeux
et martelant des ailes
la peur.*

*Chaque homme est une cage
un cercueil dedans
qui restera
et un oiseau
qui s'envolera*¹.

Qu'il vole dès maintenant ce cher oiseau ! Et qui donc l'en empêche ? S'il veut s'envoler il n'a qu'à saluer la présence de l'éternel, la présence de chaque instant. Comme un enfant dit bonjour qui depuis longtemps ne nous a pas vu, lançant en l'air ses deux petites ailes, ses deux bras : bonjour total et sans repentance, je suis à toi. L'oiseau en l'homme peut faire ainsi. Il lui suffit de dire « Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit ». Et vous me direz où vos peurs se sont en allées.

La présence des autres humains ? Mais ils sont là pour qu'on leur donne l'amour. Ce n'est pas l'adulte qui passe son temps à se demander ce qu'il reçoit. Chaque globule de son sang (cinq millions par millimètre cube) est un océan de miséricorde souriante et c'est ce qu'il donne qui peut lui importer. Mais je reviens à l'oiseau.

L'Australie peut se réjouir de posséder l'oiseau-lyre. Quelle image parfaite pour l'âme ! Toute âme humaine est appelée à devenir un oiseau-lyre de la Sainte-Trinité. J'ignore bien si l'oiseau-lyre peut chanter. L'image visuelle que j'en possède m'indique qu'il mérite bellement son nom à cause de son plumage. Et on peut dire que de toutes manières il chante par ses plumes, il chante le « Gloire soit au Père » (sans le savoir). Mais retenons de l'expression d'oiseau-lyre cette idée d'un instrument de musique que l'être ailé dessine si bien. En face de toute âme humaine la Sainte-Trinité doit trouver des avenues faciles par où elle puisse souffler la louange, y induire la gloire des Trois Personnes.

Cher ami, accorde à ton âme sa fonction la plus haute. Pas besoin d'attendre après la mort. C'est tout de suite qu'elle est un oiseau-lyre de la Sainte-Trinité.

Arcade-M. MONETTE, O. P.

Chronique des disques

Dans la collection « Paroles de vie », dirigée par le R. Père Laval, O. P., London (série française) nous offre *L'Évangile selon saint Matthieu* (LFC 7004) et *L'Évangile selon saint Jean* (LFC 7005). Pour le premier, les interprètes sont Raymond Rouleau (Jésus), un nombre imposant d'artistes français et un religieux dominicain, avec musique con-

1. ALAN HORIC, *L'Aube assassinée*, Editions Erta, 1957, pp. 27 et 18.

LE SENS DES FAITS

crète de Pierre-Henry et illustrations musicales de Jean-Jacques Grüenwald. Pour le second, les interprètes sont Jean Debucourt et Paul-Emile Deiber, de la Comédie-Française, Yves Losay, Clotilde Rabinovitch et un religieux dominicain, avec le chœur des Moines de l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes, sous la direction de Dom J. Gajard, O. S. B., dans le chant grégorien de la Semaine sainte. Il serait superflu d'insister sur la place capitale que doivent tenir les Evangiles dans la vie de chaque chrétien. Aussi, ces deux enregistrements très émouvants offrent-ils à tous ceux qui ont à leur disposition un tourne-disques la chance de prendre contact avec la doctrine et la vie du Christ Jésus. Ces disques sont donc instamment recommandés, en particulier durant le Carême et la Semaine sainte (London, LFC 7004 et LFC 7005).

Voici une série sur *La Bible : Ancien Testament*. Le volume I — que nous avons entre les mains — s'intitule *Alliance-Moïse*. La distribution comprend, entre autres, Maria Casarès, Jean Debucourt, Pierre Dux, Jean Davy et P.-E. Deiber, sociétaires de la Comédie-Française. C'est une présentation de Bernard Sarnal, avec la collaboration de J. Zaigle, une musique originale du R. Père Martin, de l'Oratoire et les Chanteurs de Saint-Eustache. Il n'était pas aisé, en une audition forcément limitée, de montrer la formation du peuple élu de Dieu, ses drames et ses hauts faits : alors, on a maintenu le caractère de reportage de cette histoire, l'interrompant seulement pour laisser parler ceux que la Bible considère comme les patriarches, les chefs ou les grands hommes d'Israël. Cet enregistrement s'insère fort heureusement dans le riche mouvement biblique contemporain. C'est un disque Philips (P 76. 134 R), distribué au Canada par Ed. Archambault de Montréal.

Voici une série sur *Le Catéchisme*, par le R. Père Jacques Zaigle, dans la collection « L'Enseignement religieux par le disque », sous la direction des Pères de l'Oratoire. Pourquoi un catéchisme sur disques ? Pour répondre au désir de nombreux éducateurs, prêtres, instituteurs et catéchistes ; pour seconder les parents chrétiens qui veulent continuer en famille la formation religieuse de leurs enfants ; pour aider les missionnaires ; pour favoriser les enfants malades ; pour permettre aussi aux adultes de rafraîchir leurs connaissances religieuses. Chaque disque est composé de manière à grouper sous une tête de chapitre un certain nombre de leçons. Sur chaque enveloppe sont indiqués les titres des leçons et les questions du manuel de catéchisme qui y correspondent. Cette série comprend six disques (Philips, P 76. 125 R, P 76. 126 R, P. 76. 127 R, P 76. 128 R, P 76. 129 R, et P 76. 130 R), qui sont distribués au Canada par Ed. Archambault de Montréal.

Sous la rubrique « Edition du Jubilé de Mozart », Epic présente *Les Noces de Figaro*, K. 492, de Mozart. En comparaison des deux autres versions complètes sur microsillons de ce chef-d'œuvre, qui comportent quatre disques, cette dernière version complète s'avère plus économique, puisqu'elle comporte seulement trois disques. Par ailleurs, la distribution est de toute première qualité : Paul Schoffler (comte Almaviva) ; Sena Jurinac (comtesse Rosine) ; Christa Ludwig (Cherubin) ; Walter Berry (Figaro) ; Rita Streich (Suzanne) ; Ira Malaniuk (Marceline) ; Oskar Czerwonka (Bartolo) ; Erich Majkut (Don Basile), etc. Karl Bohn dirige le Chœur de l'Opéra de Vienne et l'Orchestre Symphonique de Vienne, et Karl Pilss est au clavecin. Ces artistes sont pratiquement tous des spécialistes de Mozart, ils forment une équipe homogène et leur interprétation est excellente à tous points de vue. En somme, il s'agit d'un enregistrement des plus remarquables et des plus recommandables. Ajoutons qu'une copieuse brochure de 44 pages, comprenant une analyse détaillée de cet opéra de Mozart par Bernhard Paumgartner, plusieurs photographies ainsi que le texte italien et anglais du libretto, accompagnent les disques du présent album (3-12 Epic, 4 SC 6022).

La Symphonie no 3, en do mineur, opus 78, de Camille Saint-Saëns, appelée communément *Symphonie avec orgue*, est la plus célèbre et la plus fréquemment jouée des trois symphonies du maître français. En plus du fait que l'orgue, et aussi le piano, s'y joignent à l'orchestre, elle a cette particularité que les quatre morceaux traditionnels d'une symphonie s'y trouvent répartis en deux groupes de deux, avec une seule interruption. Cette symphonie est exécutée ici par l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction d'Eugène Ormandy, avec E. Power Biggs à l'orgue. Le présent enregistrement, fait au « Symphony Hall » de Boston, est sans doute l'un des plus parfaits, sinon le meilleur, de ce chef-d'œuvre du grand classique français (Columbia, ML 5212).

La Symphonie no 3, dite « *Ilya Mourometz* », de Glière, est une œuvre bien à part. C'est une sorte de symphonie épique, dont le héros est un personnage légendaire de la Russie préhistorique. L'un des trois principaux thèmes de l'œuvre est celui d'un chant religieux, et les deux autres se rapportent à Ilya Mourometz lui-même. Quant à l'auteur, c'est une des figures les plus populaires de la musique russe contemporaine. Né en 1875 et décédé en 1956, Reinhold Glière compte parmi ses élèves les plus illustres Prokofiev et Khachaturian. Il est surtout connu par son ballet *Le Pavot rouge*. Sa symphonie est enregistrée par l'Orchestre Symphonique de Houston, sous la direction de Léopold Stokowski. Ce dernier en présente une exécution des plus autorisées et des plus intéressantes,

et il est peut-être le chef d'orchestre qui a davantage contribué à introduire au répertoire courant cette œuvre typique. Ajoutons que, au point de vue technique, c'est un disque de qualité supérieure (Capitol, P 8402).

La Symphonie domestique, de Richard Strauss, date de 1902-1905. Elle est dédiée par le compositeur à son épouse et à son jeune fils. C'est un vaste poème symphonique, où sont évoquées les douceurs et les joies de la famille. Contrairement aux symphonies ordinaires, l'œuvre ne comprend qu'une seule partie. L'auteur en a révélé le « programme » : divers thèmes représentent le « père », la « mère », l'« enfant », et ainsi de suite. Mais, à vouloir trouver dans la *Sinfonia Domestica* le détail de la vie familiale, on risquerait de la mal entendre. Ce qui importe, c'est la musique elle-même du grand maître allemand. Dans ce chef-d'œuvre attachant, où passe un souffle de tendresse ingénue, Richard Strauss a déployé, plus copieusement que jamais, les ressources de son imagination sonore et de sa palette orchestrale. C'est un enregistrement de l'Orchestre Symphonique de Chicago, sous la direction de Fritz Reiner (R C A Victor, L M 2103).

Le fameux violoniste russe David Oistrakh, âgé de 50 ans, et son fils Igor, âgé de 27 ans, interprètent ensemble le *Concerto en ré mineur pour deux violons*, de J. S. Bach et le *Concerto Grosso en La majeur*, opus 3, no 8, pour deux violons, de Vivaldi, avec l'Orchestre de Leipzig, sous la direction de Franz Konwitschny, ainsi que la *Sonate à trois (Trio Sonate) en Do majeur pour deux violons et clavecin*, de J. S. Bach et la *Sonate à trois (Trio Sonate) en Fa majeur pour deux violons et clavecin*, de Tartini, avec Hans Pischner au clavecin. C'est un enregistrement d'une rare valeur et d'un goût très raffiné (Decca, DL 9950).

Un ensemble à cordes qui s'appelle « The Concert-Masters of New York » joue, sous la direction de David Broekman, la *Chaconne (de la partita pour violon no 2)*, de J. S. Bach, dans un arrangement d'Emmanuel Vardi ; le *Concerto brandebourgeois no 3, en Sol majeur*, de J. S. Bach ; « *La Campanella* », le *Caprice no 9 (« La Chassè)*, le *Caprice no 20* et le *Caprice no 24*, de Paganini, dans des arrangements de Michel Gusikoff. Tous et chacun des membres de ce brillant groupe de violonistes, d'altistes et de violoncellistes sont d'anciens solistes des grands orchestres de New York, Boston, Philadelphie, Détroit, même Montréal, etc. Ne cherchant pas à se mettre en vedette individuellement, mais plutôt à se fondre en un ensemble parfait, ces virtuoses atteignent à une qualité d'exécution magistrale (Decca, DL 9955).

Le clarinettiste Réginald Kell, avec Brooks Smith au piano, joue la *Sonate pour clarinette et piano*, opus 167, de Saint-Saëns ; la *Sonate « de*

poche » pour *clarinette et piano*, d'Alec Templeton ; la *Sonatine par clarinette et piano*, d'Antoni Szalowski ; et les *Six Etudes sur un chant de folklore anglais*, de Vaughan Williams. C'est un récital d'une étonnante variété, alliant le moderne, voire le jazz, au classique, mais aussi d'une beauté peu commune, car Reginald Kell est l'un des meilleurs clarinettistes du monde (Decca, DL 9941).

Enfin, signalons que Decca a pris l'habitude d'indiquer la durée de chaque mouvement des œuvres enregistrées : et il convient de l'en féliciter ! Ce n'est qu'un détail, sans doute, mais un détail fort utile. Et, si toutes les compagnies voulaient bien indiquer la durée des œuvres enregistrées, soit sur l'enveloppe, soit sur l'étiquette de chaque face d'un disque, cela rendrait sûrement service aux discophiles.

Dominique VÉRIEUL

Errata

Dans la R. D. de janvier, p. 24, 31^e ligne, Mme E. M. Rostra a écrit textuellement : « Prenons comme exemple le cérémonial des rois du Moyen Age, et même avec celui des époques plus récentes ». Reproduction textuelle du manuscrit. A bon droit, l'auteur nous demande de reprendre cette phrase ainsi : « Prenons comme exemple le cérémonial des rois d'Iraël et comparons-le avec celui des rois du Moyen Age ».

A la page 33, ligne 13, il faut lire *non* seulement. Le *non* a été omis. A la page 27 et suivantes, à trois reprises, il faut lire : « Le Christianisme et les Philosophies » du Père Sertillanges et non « Le Christianisme et les Philosophes ».

A bon entendeur, salut !

LA DIRECTION

L'esprit des livres

Joseph PICHARD — « Images de l'Invisible ». Casterman, Tournai, Belgique, 1958. 24 cm. 228 pages.

Symptôme d'un nouvel état d'esprit, la publication croissante, depuis la fin de la guerre, des ouvrages sur l'art et les arts plastiques en particulier (architecture, peinture, sculpture) offre à tous et peut-être pour la première fois avec cette ampleur une vue d'ensemble sur les grands moments de poésie visuelle de l'humanité.

Malgré cette richesse documentaire exceptionnelle plusieurs déploieraient cependant l'absence d'un travail de synthèse accessible au grand public et traitant de façon spécifique de l'Art sacré en Occident. Un magnifique ouvrage, *Images de l'Invisible ou Vingt siècles d'art chrétien* par Joseph Pichard, vient heureusement combler cette lacune. Richement illustré, il résume de main de maître et dans une langue d'une grande limpidité l'évolution de la conscience et de la sensibilité chrétienne, depuis leurs premiers frémissements exprimés dans les fresques et les mosaïques des catacombes jusqu'à l'ardeur du renouveau actuel de l'âme du monde chrétien.

Les initiés y trouveront une densité enrichissante exprimée dans une vision sereine de l'apport chrétien au monde infini des formes et des couleurs, âme des choses et des êtres.

Le plus grand nombre y découvriront une initiation relativement facile et remarquable au langage fascinant de l'art et à sa nécessité fondamentale pour l'épanouissement spirituel de l'homme.

Pour les créateurs et tous ceux qui veulent avec exigence servir le renouveau liturgique de la chrétienté contemporaine, cet ouvrage se révélera indispensable parce qu'il souligne fortement que la Tradition n'est pas une forme mais un esprit, une vie.

Charles Michaud, architecte

En collaboration — « Tiers-Ordre et Action catholique » — Reportage photographique, commentaires et mise en page du R. Père Réginald-M. Dumas, O. P. Imprimé à l'Œuvre de Presse Dominicaine, Montréal, 1957. 26 cm. 96 pages.

Magnifiquement illustré, judicieusement ordonné, bellement imprimé sur papier glacé de luxe, ce rapport-souvenir non seulement fait honneur à l'édition canadienne, mais encore marque un sommet. Il peut se comparer avantageusement aux meilleurs imprimés du genre en France. Pour prolonger les bienfaits de ce premier Congrès canadien du Tiers-Ordre, tenu à Saint-Hyacinthe, les 17 et 18 août 1957, à l'occasion des fêtes qui marquèrent le VIIe centenaire de la mort de saint Hyacinthe, on aurait su faire mieux. Le texte est là, clair et vivant ; l'image est là, nette et sédui-

sante. Puis une spiritualité authentique, large et généreuse, toute dominicaine, s'échappe de ces pages tout comme la *vertu qui sortait de Jésus*.

On trouve dans cet album-souvenir tout le déroulement d'un programme bien ordonné où apparaissent diverses personnalités religieuses et civiles au milieu d'une foule de 500 personnes.

Il importe de signaler l'excellent *Mot de bienvenue* du regretté Père Clément Pothier, sous-prieur du Couvent de Saint-Hyacinthe, *La nature du Tiers-Ordre* par le R. Père Raymond Charland, O. P., le *Panegyrique de saint Hyacinthe* par le R. Père Augustin Sylvestre, *L'Action catholique* par M. l'abbé David De Vito, *Tiers-Ordre et Action catholique* par le T. R. Père Michel Doran, *La contemplation dominicaine* par le T. R. Père Marc Labonté, et le *Mot de la fin* du T. R. Père Provincial qui résume tout et comporte un vaste programme de conquête.

Il faut également signaler les intéressantes et solides causeries de Mlles Rachel Rainville et Anne-Marie Rondeau et surtout féliciter le Père Promoteur, le R. Père Beaudry, de son dévouement qui assura le succès à ce Congrès.

André LA RIVIÈRE — « L'homme et le complexe normal ». Editions psychologiques enrg., 3426, Av. Marcil, N.-D. de Grâce, Montréal-28. 21 cm. 214 pages.

Ce sixième volume de M. La Rivière, psychanalyste consultant, semble clore la série sur la névrose en nous offrant le complexe de l'homme normal. « Ce que nous défendons si brillamment et si jalousement, ce qui motive notre orgueil, notre angoisse, ce souci de défendre son propre moi, ne sont-ils pas à certains moments, les éléments d'une violation de l'identité de chaque homme ?... Nous avons écrit ce livre dans cette même intention », dit l'auteur dans son introduction.

Dans des chapitres généreux et larges, l'auteur, semblable à un pêcheur de perles, mais quelles perles ! plonge dans les profondeurs du moi pour en ramener à la surface les vagues de fond. Alors vient l'étude des « mécanismes psychologiques » où Freud, Alder et Jung sont interrogés. La psychanalyse intervient, non pour supprimer la morale, mais pour en montrer les ressorts intimes où commence l'acte humain, coupable ou non coupable, selon le degré d'intervention de l'intelligence et de consentement de la volonté. Qui dira ce qu'il y a d'inconscient ou de conscient, de *senti* ou de *consenti* dans toutes les forces mystérieuses qui assiègent la personnalité humaine ? Le complexe normal est la prise de conscience de toutes ces forces anarchiques que l'homme nouveau doit vaincre non seulement avec le concours de sa volonté et de son milieu social mais encore et surtout avec le secours de la grâce de Dieu.

Un livre sûrement inoffensif pour les mœurs et bienfaisant pour la connaissance du moi profond de tout homme qui veut mener sa vie avec sagesse.

A. L.

L'ESPRIT DES LIVRES

L. CERFAUX et J. TONDRIAU — « Le culte des Souverains dans la civilisation gréco-romaine ». Bibliothèque de Théologie, série III, vol. 5. Desclée et Cie, Tournai, Belgique. 23 cm. 536 pages.

Un des concurrents les plus tenaces qu'eût à affronter le Christianisme est le culte des Souverains. Si celui-ci a inspiré celui-là, ce n'est que dans ses antithèses les plus profondes. Ce culte dans l'imagination populaire est loin d'être mort. Souvent le cinéma et la télévision nous en offrent des épisodes qui comblent l'admiration des foules. Même le Carnaval de Québec illustre assez bien ce culte pour les Souverains. Quel enthousiasme et délire pour la Reine et ses Duchesses ! Et l'on vient de loin pour ces cérémonies royales où tout est givre, neige, glace et en a la fragilité. Aux premières ardeurs du soleil, tout croule et s'écroule et la démocratie reprend son chemin.

Parce que le Christianisme est né dans le monde gréco-romain, l'auteur commence son enquête sous Alexandre le Grand et la poursuit jusque sous le Byzantinisme, au IV^e siècle.

On trouve dans ce livre magistral, au sens précis du mot, 63 pages de bibliographie ; 25 pages d'annexes où apparaissent des fondateurs et législateurs, des chefs d'école philosophique et des écrivains célèbres ; un index bibliographique de 7 pages ; une table des dieux, souverains, et autres personnages divinisés de 7 pages ; un index général de 12 pages ; un index des sources de 18 pages ; des compléments bibliographiques, des addenda ; une table de matières générale.

Ce volume de recherches austères est rédigé selon les exigences dernières de la science historique et biblique. Il fait honneur aux signataires et à la Bibliothèque de Théologie, section biblique.

A. L.

« Les Etudes Bergsoniennes », vol. IV. Etudes par R. Polin, A. Aron, S. Dresden, G. Deleuze, A. Henry et L. Husson. 256 pages. Paris, 1956. Editions Albin Michel.

Depuis quelque temps, l'Association des Amis d'Henri Bergson publie une série d'études pénétrantes sur l'œuvre de l'éminent philosophe et sur les implications de sa pensée si variée. Comme Bergson n'a pas donné un système ou une place dans son système à l'histoire et à l'esthétique, les critiques se sont souvent demandés ce que le maître aurait bien pu écrire sur ces disciplines. Raymond Aron affirme qu'il n'y a pas une philosophie de l'histoire dans Bergson et que s'il y en avait une, elle serait dualiste. Sur le canevas du devenir, elle aurait essayé de combiner la notion de *découpage* et celle d'*illusion rétrospective de fatalité*, qu'il rattache à des notions enfouies dans *Les Deux Sources* et dans d'autres ouvrages du grand penseur. En somme, la véritable histoire serait la conscience même de l'individu : durée contre espace, amour contre servitudes sociales. Cette opinion d'Aron expliquerait peut-être le bergsonisme très particulier de Péguy, étudié par A. Henry d'après les notes de ce brillant écrivain.

REVUE DOMINICAINE

Venant par un autre chemin, R. Polin semble atteindre le même point, en montrant que Bergson aurait tendu vers une *histoire ouverte*, en faisant participer l'homme à l'action créatrice de Dieu d'une façon telle que Dieu ait besoin des hommes pour exister dans l'acte même de créer, c'est-à-dire d'aimer. Sans avoir à faire ici la critique de ces travaux, nous signalerons leur excellence et leur probité. Des chroniques et une bibliographie substantielle accompagnent cet ouvrage.

T. Greenwood

En collaboration — « Dictionnaire du Foyer catholique ». Librairie des Champs-Elisées, Paris ; Département étranger Hachette, 914, rue Saint-Denis, suite 118, Montréal. 22 cm. 894 pages.

Ce livre monumental ne se réfère à aucun autre, car il est le fruit d'une entreprise absolument originale et sans précédent. Pour la première fois dans l'histoire de l'édition, on a essayé de grouper, sous la forme d'un dictionnaire, tout ce qui concerne le lecteur catholique. Une équipe de chercheurs et d'écrivains a travaillé pendant quatre ans à recueillir d'abord dans les bibliothèques spécialisées ou auprès des plus hautes autorités, à mettre en forme en suite, tout ce qui intéresse le catholique dans sa vie d'aujourd'hui et de toujours, selon l'Eglise. Le *Dictionnaire du Foyer catholique* apporte, sous le classement alphabétique, les réponses à toutes les questions que peut se poser un catholique du XXe siècle.

Toutes les questions d'ordre spirituel, moral, intellectuel, mystique, historique et sociale y sont exposées sobrement. Le modernisme, le prêtre ouvrier, Lourdes, Chartres, Fatima, le chantier de l'abbé Pierre, la J.O.C., sainte Bernadette, etc., donnent une idée du contenu de ce grand livre. On y trouve presque toujours ce qu'on y cherche. Pourrait-on exiger plus ? Alors que chaque foyer se fasse un devoir de le posséder au plus tôt.

Léon POULIOT, S. J. — « Paul Le Jeune, S. J. (1591-1664) ».

J. C. BONENFANT — « Thomas Chapais (1858-1946) ».

Clément MARCHAND — « Nérée Beauchemin (1850-1931) ».

Adrien THÉRIO — « Jules Fournier (1848-1918) ».

Collection *Les classiques canadiens*. Fides, Montréal. 16.5 cm. 96 p.

Voici les quatre nouveaux titres qui viennent enrichir la collection *Les classiques canadiens*. Si on excepte Paul Le Jeune, auteur de *Relations*, notre premier historien, il faut reconnaître que les trois autres: Chapais, Beauchemin, Fournier sont assez connus du public cultivé. Le choix des textes originaux et l'introduction qui les annonce et les justifie sont de bonne venue. L'utilité de cette collection a déjà été démontrée. Nos intellectuels n'ont plus le droit de l'ignorer et se doivent de la posséder. Voilà une réponse à la question : avons-nous une littérature ?

A. L.

L'ESPRIT DES LIVRES

M.-A. GRÉGOIRE-COUPAL — « Le Carillon d'Espérance ». Préface du R. Père P.-H. Barabé, O. M. I. Fides, Montréal, 1957. 22 cm. 211 p.

On trouve dans ce livre Le sourire de la Vierge à Catherine Labouré ; La Salette, 1846 ; Lourdes, 1858 ; Fatima, 1917 ; Beauraing, 1932 ; Banneux, 1933 ; Notre-Dame du Cap. Dans sa préface l'auteur écrit avec raison : « Le lecteur trouvera joie à parcourir ces pages. Du reste la plume qui écrit sous ses yeux est belle et elle verse une encre de choix, capable de rendre couleur et vie ». Un beau livre que tous, grands et petits, liront avec grand profit pour leur âme inquiète.

RINGUET — « Trente arpents ». Collection du *Nénuphar*. Fides, Montréal, 1957. 21.5 cm. 306 pages.

Cet ouvrage qui couvre deux générations de paysans au lendemain des années de crise économique de 1930, décrit le conflit entre tradition et progrès. C'est sûrement notre premier grand roman écrit par un Canadien français authentique. La gloire littéraire ne tarda pas à le couronner puisque les grands prix de France et du Québec lui furent attribués en plus d'une traduction en anglais, allemand, espagnol et danois. Il mérite une place de choix dans la collection du *Nénuphar*.

Marie LE FRANC — « La Rivière solitaire ». Collection du *Nénuphar*, Préface de M. Léo-Paul Desrosiers, Montréal, 1957. 21.5 cm. 194 p.

Pour avoir vécu 40 ans au Canada et surtout pour avoir séjourné longtemps avec les familles des colons du Témiscamingue, l'auteur nous donne le roman social de la crise économique des années 1930.

Le communiqué dit avec raison : « Un roman qui célèbre un moment de notre histoire et restera un document unique sur cette aventure héroïque de la colonisation au pays de l'or.

Jim BISHOP — « Le Jour où mourut le Christ ». Editions Correa, Paris. 340 pages.

L'auteur, directeur du *Catholic Digest* aux Etats-Unis, historien également très connu, a consacré plusieurs années de sa vie au drame humain le plus émouvant que le monde ait jamais connu : la Crucifixion de l'Homme-Dieu au Golgotha. Le récit débute au moment où Jésus, accompagné de ses disciples, franchit la vallée de Josaphat pour se rendre à Jérusalem afin d'y célébrer la Pâque, le 14 Nizan de l'année 30 de notre ère et s'achève l'après-midi du lendemain, à l'instant de la descente de la Croix. Admirable et bouleversante histoire que celle de ce jour où mourut Celui qui sut demeurer si proche de nous, si participant à notre vie mortelle. De cet énorme travail d'érudition surgit un Jésus, sa Mission et son Temps, extraordinairement vivants, sans pour autant faire une part trop facile au légendaire. A cette valeur historique s'ajoute une valeur littéraire certaine qui a fait le succès prodigieux de cet ouvrage *best-seller* no 1 des Etats-Unis, et qui va faire l'objet d'un film.

R. Brassy

REVUE DOMINICAINE

Emile LEGAULT, C. S. C. — « Notre-Dame de toute joie ». Fides, Montréal, 1958. 18 cm. 88 pages.

Cette plaquette, illustrée des Vierges les plus célèbres de l'Art sacré, reproduit une série de causeries radiophoniques en l'honneur de Notre-Dame du Cap, en août 1957. Elles s'adressent à tout le monde et elles ont gardé le langage simple, imagé, pittoresque que les gens bien élevés tiennent entre eux. Il apparaît qu'un retour à Dieu par les mystères joyeux est la réponse aux angoisses de notre temps, surtout de nos cœurs plus inquiets que jamais.

A. L.

Yves SJOBERG — « Mort et résurrection ». Collection *Eglise et Temps présent*. Grasset, Paris. 390 pages.

Le thème qui a fait l'objet d'innombrables controverses au cours de ces dernières années, n'est pas nouveau, on s'en doute. Le lecteur averti en conviendra volontiers. Il se trouve cependant que cet ouvrage émerge manifestement de la masse par le souci constant d'objectivité qui anime son érudit auteur, particularité assez peu courante de nos jours pour être signalée à l'intention des lecteurs intéressés mais nullement soucieux d'être mêlés à de fastidieuses querelles d'école ou de système. L'originalité de l'ouvrage consiste surtout en ce que M. Sjöberg situe la décadence de l'Art sacré au XVIII^e siècle et son renouveau à l'époque du symbolisme, à l'aube du XX^e siècle. L'auteur ne se contente naturellement pas d'hypothèses plus ou moins vraisemblables. Il trouve dans le prodigieux renouvellement des idées architecturales de ce siècle, des preuves de ce qu'il avance. Les historiens, les critiques d'art, les artistes et le public cultivé trouveront dans ce remarquable ouvrage, une utile occasion d'observer les changements depuis 200 ans, produits en matière d'Art sacré, sous diverses formes, c'est-à-dire en architecture, peinture et sculpture.

Robert Brassy

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$5.00 ; ÉTRANGER : \$5.50

AVEC LE "ROSAIRE" : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : \$0.50 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

Tél. 139

Dr LÉO TANGUAY
MÉDECIN-CHIRURGIEN

19, VICTORIA

BAGOTVILLE, P. Q.

Tél. LI. 3-1831

Station de Service Martin & Fils, Ltée

BOUL. SAINT-JEAN-BAPTISTE — RIVIÈRE-DU-MOULIN
CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. LI. 3-1022

LA ROCHE & TREMBLAY, C. A.

Comptables agréés

440 est, RACINE

BAGOTVILLE, P. Q.

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. 2-2076

LAITERIE DE JONQUIÈRE, LTÉE

59, SAINTE-JEANNE-D'ARC

JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. LI. 7-7477

ST-DOMINIQUE T. V. MEUBLES ENRG.

ROGER DUVAL, PROP.-GÉRANT
Marchand de meubles

404, SAINT-DOMINIQUE

JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. 499

PHARMACIE CLAVEAU ENRG.

Dr C. CLAVEAU, PROP.

53, BAGOT

BAGOTVILLE, P. Q.

Tél. LI. 3-3216

P.-A. BOUCHARD

Spécialité : lavage général

162, BOURASSA

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. LI. 3-2070

DAUPHINAIS & BÉLANGER

Ingénieurs - Conseils

582 est, boul. LAMARCHE

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. bureau : LI. 7-8445
46 SAINT-AIMÉ

Tél. entrepôt : LI. 7-9542
RUE CHATEAUGUAY

LES INDUSTRIES CHATEAUGUAY Ltée

COMMERÇANTS DE BOIS

JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. LI. 2-6438

Dr PAUL PARÉ

CHIRURGIEN-DENTISTE

360, SAINT-DOMINIQUE

JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. LI. 2-4155

MARCEL ROBERT, M.S.C.C.A.

COMPTABLE AGRÉÉ

359, SAINT-DOMINIQUE

JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. LI. 3-3121

Dr GUSTAVE GAUTHIER

MÉDECINE INTERNE

Spécialité : Rayon X et électricité médicale

40 ouest, RACINE

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. 119

Garage Maurice Blackburn, Enrg.

Vendeur autorisé d'automobiles Nash et Hudson

BOUL TALBOT

LATERRIÈRE, P. Q.

Tél. 2-2417

LA LAITERIE LAMONTAGNE LTÉE

Lait et crème pasteurisés — Beurre — Crème glacée

84, OUELLET

JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. LI. 3-1780

JACKMAR CONSTRUCTION INC.

CONTRACTEUR GÉNÉRAL

280, Av. MORIN (Edifice Côté Boivin) CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. LI. 3-7701 - 3-7702

PIERRE OUELLET, PROP.

CHICOUTIMI DRIVE YOURSELF Reg'd.

Autos neufs — Pick-up et Panel

Couvert par police d'assurance

23 ouest, JACQUES-CARTIER

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. 3-5296

VAILLANCOURT & CORRIVEAU

Ingénieurs forestiers — Arpenteurs — Géomètres

23 est, RACINE

CHICOUTIMI, P. Q.

INTERNATIONAL JOBBING REG'D.

BOIS DE CONSTRUCTION

Gros et détail

RUE SAINTE-CLAIRE

JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. Moulin : 707

La Compagnie Grenon & Fils, Ltée

Bois de construction — Gros et détail

GRANDE-BAIE, P. Q.

Tél. 8-8912

DESBIENS « ESSO » SERVICE

Pneus et batteries — Pièces et accessoires

Spécialité : lavage — Graissage

287, MELLON

ARVIDA, P. Q.

Tél. LI. 3-4032

PARADIS & PARADIS

Comptables agréés
J. E. PARADIS, B.A.C.A.

Bureau : 354, Av. MORIN

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. 4-5358

HÔPITAL DES RADIOS, ENRG.

ALPH. DUBOIS, PROP.
Service à domicile — Réparations de tous genres

252, boul. LAMARCHE

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. 4-3675

GEORGES SMITH INC.

MEUBLES
Les spécialistes du meuble

79 ouest, RACINE

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. LI. 8-5044

GIRARD SERVICE STATION

8, boul. SAINT-JEAN

SAINT-JEAN-EUDES, P. Q.

Tél. LI. 3-5343

GARAGE JEAN-PAUL GAUTHIER

148 est, boul. LAMARCHE

CHICOUTIMI, P. Q.

HOMMAGES DE

Tél. LA. 7-9437

SAINTE-FOY CONSTRUCTION LTÉE

Entrepreneurs généraux
ANDRÉ RENY, PRÉS.-GÉRANT

Av. DU PARC

PONT DE QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-3010

HEALTH FOOD STORE REG'D.

Mme J. W. Allaire, PROP.
Produits alimentaires de santé

499, SAINT-JEAN

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-6717

Quebec Ship Riggers & Sail Makers Reg'd.

SHIP CHANDLERS

Manufacturers of canvas goods — Ship service of all kinds

17, SAULT-AU-MATELOT ST.

QUÉBEC, P. Q.

Tél. MU. 1-1374

GÉRARD NADEAU

MENUISIER
Ouvrage fait avec satisfaction — Prix modérés

29½, SAINT-STANISLAS

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-2035

EDMOND SYLVAIN LTÉE

Viandes et provisions en gros

70, DORCHESTER

QUÉBEC, P. Q.

JOS. A. GAGNON

POSTE D'ESSENCE

68 est, boul. LAMARCHE

CHICOUTIMI, P. Q.

RAYMOND BELLEAU, LL.L. JACQUES RIVERIN, LL.L.

BELLEAU & RIVERIN

NOTAIRES
Dépositaires des greffes de feu les notaires
Ths Cloutier, Geo. Saint-Pierre et M. O. Bossé

184 est, JACQUES-CARTIER

CHICOUTIMI, P. Q.

DON D'UN AMI

1355

Tél. LI. 2-6181

Dr ROLAND CHOQUETTE, B.A.D.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

597, SAINT-DOMINIQUE (coin St-Laurent) JONQUIÈRE, P. Q.

Tél. LA. 2-1478

P. L. TURGEON ENRG.

ÉPICIER LICENCIÉ
Bière et Porter

15, MARCHÉ FINLAY

QUÉBEC, P. Q.

HOMMAGES DE

Tél. LA. 3-2010

COSSETTE & COSSETTE

NOTAIRES

280 ouest, SAINT-VALLIER

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 7-3416

LÉO DUFRESNE & ROGER MAINGUY

INGÉNIEURS CONSEILS

915 ouest, SAINT-CYRILLE

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-4400

RATTÉ & FRÈRE

IMPRIMEURS
Manufacturiers de calendriers

370, SAINT-ANSELME

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-6942

HENRY A. CANTIN

Bearings — Seals — Fan belts — Hydraulic hose
Oil filters

2260, 1ère AVENUE

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 5-4825

Tél. LA. 2-5226

ADÉLARD LABERGE LIMITÉE

Plomberie — Chauffage — Electricité
Couverture — Fer ornemental — Ferblanterie

260, 5e rue — 254, boul. des Capucins

Québec, P. Q.

WILLIAM GRAVEL

INGÉNIEUR CONSEIL

31 ouest, RACINE

CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. 2-5901

LAITERIE KÉNOGAMI, LIMITÉE

Lait — Crème — Beurre

Crème glacée **La Favorite**

140, NELSON

KÉNOGAMI, P. Q.

Tél. 367

Service Jour et nuit

GARAGE GAGNÉ & FILS

DÉBOSSAGE

7, ELGIN

BAGOTVILLE, P. Q.

Tél. 293

LOUIS-PHILIPPE POTVIN

COURTIER EN ASSURANCES

Assurances générales

601, 6e AVENUE

PORT-ALFRED, P. Q.



MAGASINS « JAT » STORES

Pour mieux vous servir

680, SAINT-DOMINIQUE

JONQUIÈRE, P. Q.

HOMMAGES DU

CENTRE CLINIQUE D'ARVIDA

514, SCHOOL, ARVIDA, P. Q.

Tél. LI. 2-2101

Montreal Office : AV. 8-4377

W. I. & B. GOLDBERG

Iron, Steels and Metals

JONQUIÈRE, P. Q.

GILLES ÉLECTRIQUE

ENTREPRENEUR ÉLECTRICIEN

552, 5e avenue

PORT-ALFRED, P. Q.

Tél. LI. 8-4686

SAGUENAY PREMIX INC.

Béton préparé

ARVIDA, P. Q.

Tél. LI. 7-8076

JOS. MORIN, IND.

MENUISERIE GÉNÉRALE

Spécialité : clôture à neige

SAINT-CHARLES-BORROMÉE

Comté LAPOINTE, P. Q.

PHARMACIE CHICOUTIMI

JUSTIN MALTAIS, L.Ph., PROP.

28 est RACINE

CHICOUTIMI, P. Q.

PHARMACIE HAMEL ENRG.

MAURICE LAGACÉ, P.Ph., CO-PROP.

449 est, RACINE

CHICOUTIMI, P. Q.

HOMMAGES DE LA

PAROISSE

SAINT-PASCAL-DE-MAIZERETS

HOMMAGES DE LA

PAROISSE

SAINT-CHARLES-GARNIER

HOMMAGES DE

W. J. MACKAY

ARVIDA, P. Q.

HOMMAGES DE LA

LAITERIE CANADIENNE LIMITÉE

435, SAINTE-ANNE

CHICOUTIMI, P. Q.

COMPLIMENTS DE

ATELIERS DUTIL ENRG.

256-B est, boul. LAMARCHE

CHICOUTIMI, P. Q.

HOMMAGES DU

Dr J. E. GAUDET

443, ORTANCE

ARVIDA, P. Q.

À VOTRE SERVICE

Pour toutes vos opérations de banque
et de placement,

**BANQUE
CANADIENNE NATIONALE**

587 bureaux au Canada

**C'EST AU PIED DU MUR
QU'ON VOIT LE MAÇON**



INSTALLATEURS EXPERTS

VI. 9-4107

360 EST, RUE RACHEL — MONTRÉAL, P. Q.

... et c'est à ses travaux qu'on juge une maison spécialisée en chauffage-plomberie, comme la nôtre. Nos travaux ne se comptent plus pour les églises, maisons d'enseignement, hôpitaux, édifices commerciaux et industriels, particuliers. Nos équipes de techniciens et d'ouvriers spécialisés connaissent leur affaire, et leur concours est apprécié dans les provinces voisines

Compliments de la

Fonderie de l'Islet Ltée

MANUFACTURIERS DEPUIS 40 ANS DE :

- Poêles électriques (bois et charbon)
- Réfrigérateurs — Laveuses
- Appareils de chauffage à air climatisé

FONDERIE DE L'ISLET LIMITÉE

L'ISLETVILLE, P. Q.

Avec les hommages de la maison

F. BAILLARGEON LIMITÉE

Pionniers de l'industrie de la chandelle
au Canada

Tél. PL. 9467

SAINT-CONSTANT M O N T R É A L
Cté Laprairie, P. Q. 51 ouest, Notre-Dame

Tél. LA 4-5181

**TERREAU & RACINE
LIMITÉE**

GROS ET DÉTAIL

196, RUE SAINT-PAUL
QUÉBEC, P. Q.

Ovila Gauthier

Président

Maurice Gauthier

Directeur-Gérant

OVILA GAUTHIER LTÉE
ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

Tél. LI. 3-5858

550 OUEST, RUE PRICE
CHICOUTIMI, P. Q.

Tél. PR. 5-3311

SALON EDES ENRG.

Spécialité pour dames

31, DE LA GARE

MONT-JOLI, P. Q.

Tél. LA. 9-2936

Case Postale 3395, Saint-Roch

MENUISERIE DESLAURIERS INC.

MANUFACTURIERS

Ameublement d'église

RUE DUPUIS — ARRIÈRE PARC DE L'EXPOSITION, QUÉBEC

Tél. LA. 2-5291

CARRIER & GOULET, INC.

BOUCHERS

Gros et détail

345, DU PONT

QUÉBEC, P. Q.

HOMMAGES DE

Tél. LA. 5-5992

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions
Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories
Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.

919, D'AIGUILLON

QUÉBEC, P. Q.

DON D'UN AMI

